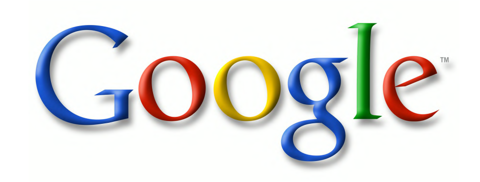




LE PERE
DE FAMILLE,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES
ET EN PROSE,

PAR MR. DIDEROT.

Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores,
Mobilibusque decor naturis dandus & annis.
Horat. de *Art. Poët.*

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Galande, vis-à-vis de la rue du Fouarre.

M. DCC. LXXXV.



PERSONNAGES.

Monſieur D'ORBESSON, Pere de Famille.

Monſieur LE COMMANDEUR D'AUVILÉ. Beau-Frere du Pere de Famille.

CÉCILE, Fille du Pere de Famille.

SAINT-ALBIN, Fils du Pere de Famille.

SOPHIE, une jeune inconnue.

GERMEUIL, Fils de feu Monſieur de * * *; un Ami du Pere de Famille.

Monſieur LE BON, Intendant de la Maiſon.

Mademoiſelle CLAIRET, Femme-de-Chambre de Cécile.

LA BRIE,
PHILIPPE, } Domeſtiques du Pere de famille.

DESCHAMPS, Domeſtique de Germeuil.

Autres DOMESTIQUES de la Maiſon.

Madame HEBERT, Hôteſſe de Sophie.

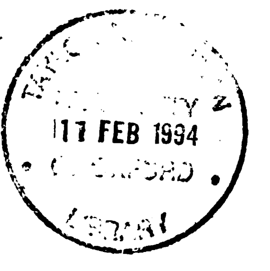
Madame PAPILLON, Marchande à la Toilette.

Une des OUVRIERES de Madame Papillon.

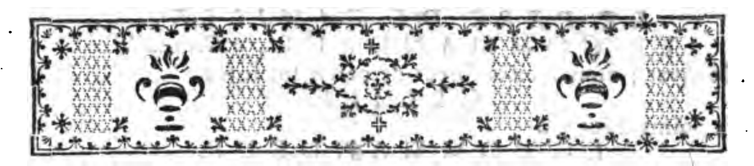
M. * * *. C'eſt un pauvre honteux.

UN PAYSAN.

UN EXEMPT.



La Scene eſt à Paris dans la Maiſon du Pere de Famille.



LE PERE DE FAMILLE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Salle de Compagnie, décorée de Tapisseries, Glaces, Tableaux, Pendules, &c. C'est celle du Pere de Famille. La nuit est fort avancée. Il est entre cinq & six heures du matin.

SCENE PREMIERE.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

Sur le devant de la Salle, on voit le Pere de Famille qui se promene à pas lents. Il a la tête baissée, les bras croisés & l'air tout-à-fait pensif. Un peu sur le fond, vers la cheminée, qui est à l'un des côtés de la Salle, le Commandeur & sa Niece font une partie de Trictrac. Derriere le Commandeur, un peu plus près du feu, Germeuil est assis négligemment dans un fauteuil, un livre à la main. Il en interrompt de temps en temps la lecture pour regarder tendrement Cécile dans les momens où elle est occupée de son jeu, & où il ne peut en être apperçu. Le Commandeur se doute de ce qui se passe derriere lui. Ce soupçon le tient dans une inquiétude qu'on remarque à ses mouvemens.

CÉCILE.

MON Oncle, qu'avez-vous? Vous me paroissez inquiet?

LE COMMANDEUR, *en s'agitant dans son fauteuil.*

Ce n'est rien, ma Niece, ce n'est rien.

Les bougies sont sur le point de finir & le Commandeur dit à Germeuil.

Monsieur, voudriez-vous bien sonner.

Germeuil va sonner. Le Commandeur saisit ce moment pour déplacer son fauteuil & le tourner en face du Trictrac. Germeuil revient, remet son fauteuil comme il étoit, & le Commandeur dit au Laquais qui entre:

Des Bougies.

Cependant la partie de Trictrac s'avance. Le Commandeur & sa Niece jouent alternativement & nomment leurs dez.

LE COMMANDEUR.

Six, cinq.

GERMEUIL.

Il n'est pas malheureux.

LE COMMANDEUR.

Je couvre de l'une & je passe l'autre.

CÉCILE.

Et moi, mon cher Oncle, je marque six points d'école. Six points d'école...

LE COMMANDEUR, *à Germeuil.*

Monsieur, vous avez la fureur de parler sur le jeu.

CECILE.

Six points d'école...

LE COMMANDEUR.

Cela me distrait, & ceux qui regardent derriere moi m'inquietent.

CECILE.

Six & quatre que j'avois font dix.

LE COMMANDEUR, *toujours à Germeuil.*

Monsieur, ayez la bonté de vous placer autrement, & vous me ferez plaisir.

SCENE II.

LE PERE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CECILE, GERMEUIL, LA BRIE.

LE PERE DE FAMILLE.

EST-CE pour leur bonheur, est-ce pour le nôtre qu'ils sont nés?... Hélas, ni l'un ni l'autre!

La Brie vient avec des bougies, en place où il en faut, & lorsqu'il est sur le point de sortir, le Pere de Famille l'appelle.

La Brie.

LA BRIE.

Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Après une petite pause, pendant laquelle il a continué de rêver & de se promener.

Où est mon fils?

LA BRIE.

Il est sorti.

LE PERE DE FAMILLE.

A quelle heure?

LA BRIE.

Monsieur, je n'en sais rien.

LE PERE DE FAMILLE, *encore une pause.*

Et vous ne savez pas où il est allé?

LA BRIE.

Non, Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Le coquin, n'a jamais rien su. Double deux.

CECILE.

Mon cher Oncle, vous n'êtes pas à votre jeu.

LE COMMANDEUR, *ironiquement & brusquement.*

Ma Niece, songez au vôtre.

LE PERE DE FAMILLE, *à la Brie toujours en se promenant.*

Il vous a défendu de le suivre?

LA BRIE, *feignant de ne pas entendre.*

Monsieur?

LE COMMANDEUR.

Il ne répondra pas à cela. Terne.

LE PERE DE FAMILLE, *toujours en se promenant & rêvant.*
Y a-t-il long-tems que cela dure ?

LA BRIE, *feignant encore de ne pas entendre.*
Monsieur ?

LE COMMANDEUR.
Ni à cela non plus. Terne encore. Les doublets me poursuivent.

LE PERE DE FAMILLE.
Que cette nuit me paroît longue !

LE COMMANDEUR.
Qu'il en vienne encore un, & j'ai perdu. Le voilà.
(A Germeuil.)
Riez, Monsieur. Ne vous contraignez pas.
La Brie est sorti ; la partie de Trictrac finit ; le Commandeur, Cecile & Germeuil s'approchent du Pere de Famille.

SCENE III.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CECILE, GERMEUIL.

LE PÉRE DE FAMILLE.
DAns quelle inquiétude il me tient ! Où est il ? Qu'est-il devenu ?

LE COMMANDEUR.
Et qui sait cela ?... Mais vous vous êtes assez tourmenté pour ce soir. Si vous m'en croyez, vous irez prendre du repos.

LE PERE DE FAMILLE.
Il n'en est plus pour moi.

LE COMMANDEUR.
Si vous l'avez perdu, c'est un peu votre faute, & beaucoup celle de ma sœur : C'étoit, Dieu lui pardonne, une femme unique pour gâter ses enfans.

CECILE, *peinée.*
Mon oncle.

LE COMMANDEUR
J'avois beau dire à tous les deux, prenez y garde, vous les perdez.

CECILE.
Mon oncle.

LE COMMANDEUR.
Si vous en êtes fous à présent qu'ils sont jeunes, vous en serez martyrs quand ils seront grands.

CECILE.
Monsieur d'Auvilé.

LE COMMANDEUR.
Bon, est-ce qu'on m'écoute ici ?

LE PERE DE FAMILLE.
Il ne vient point !

LE COMMANDEUR.
Il ne s'agit pas de soupirer, de gémir, mais de montrer ce que vous êtes. Le tems de la peine est arrivé. Si vous n'avez pu prévenir, voyons du moins si vous saurez la supporter. Entre nous, j'en doute..... *La pendule sonne six heures.*

Mais, voilà six heures qui sonnent... Je me sens las... J'ai des douleurs dans les jambes comme si ma goutte vouloit me reprendre. Je ne vous suis bon à rien. Je vais m'envelopper de ma robe-de-chambre, & me jeter dans un fauteuil. Adieu, mon frere... Entendez-vous ?

LE PERE DE FAMILLE.

Adieu, Monsieur.

LE COMMANDEUR, *en s'en allant.*

La Brie.

LA BRIE, *du dedans.*

Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Eclairez-moi; & quand mon neveu sera rentré, vous viendrez m'avertir.

SCENE IV.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE, GERMEUIL.

LE PERE DE FAMILLE, *après s'être encore promené tristement.*

MA fille, c'est malgré moi que vous avez passé la nuit.

CECILE.

Mon pere, j'ai fait ce que j'ai dû.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous sais gré de cette attention; mais je crains que vous n'en soyez indisposée. Allez-vous reposer.

CECILE.

Mon pere, il est tard. Si vous me permettiez de prendre à votre santé l'intérêt que vous avez la bonté de prendre à la mienne...

LE PERE DE FAMILLE.

Je veux rester. Il faut que je lui parle.

CECILE.

Mon frere n'est plus un enfant.

LE PERE DE FAMILLE.

Et qui sait tout le mal qu'a pu apporter une nuit ?

CECILE.

Mon pere...

LE PERE DE FAMILLE.

Je l'attendrai. Il me verra.

En appuyant tendrement ses mains sur les bras de sa fille.

Allez, ma fille, allez. Je sais que vous m'aimez.

Cecile sort, Germeuil se dispose à la suivre; mais le Pere de Famille le retient & lui dit.

Germeuil, demeurez.

SCENE V.

LE PERE DE FAMILLE, GERMEUIL.

La marche de cette Scene est lente.

LE PERE DE FAMILLE, *comme s'il étoit seul, regardant aller Cécile.*

SON caractere a tout-à-fait changé. Elle n'a plus sa gaieté, sa vivacité, ses charmes s'effacent... Elle souffre. Hélas, depuis que j'ai perdu ma femme & que mon frere s'est établi chez moi, le

bonheur s'en est éloigné?... Quel prix il met à la fortune qu'il fait attendre à mes enfans. Ses vues ambitieuses, & l'autorité qu'il a prise dans ma maison, me deviennent de jour en jour plus importunes... Nous vivions dans la paix & dans l'union. L'humeur inquiete & tyrannique de cet homme nous a tous séparés... Mais le jour est prêt à paroître, & mon fils ne vient point!... Germeuil, d'amertume il remplit mon ame. Je ne puis plus supporter mon état...

GERMEUIL.

Vous, Monsieur?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, Germeuil.

GERMEUIL.

Si vous n'êtes pas heureux, quel pere l'a jamais été?

LE PERE DE FAMILLE.

Aucun.... Mon ami, les larmes d'un pere coulent souvent en secret. (*Il soupire, il pleure.*) Tu vois les miennes... Je te montre ma peine.

GERMEUIL.

Monsieur, que faut-il que je fasse?

LE PERE DE FAMILLE.

Tu peux, je crois, la soulager.

GERMEUIL.

Ordonnez.

LE PERE DE FAMILLE.

Je n'ordonnerai point, je prierai. Germeuil... Si je n'ai rien épargné pour te sauver de l'infortune, & remplacer un pere à ton égard; si je t'ai chéri; si je t'ouvre aujourd'hui mon cœur, reconnois mes bienfaits, & réponds à ma confiance.

GERMEUIL.

Ordonnez, Monsieur, ordonnez.

LE PERE DE FAMILLE.

Ne sais-tu rien de mon fils?.... Tu es son ami, mais tu dois être aussi le mien... Parle.... Rends-moi le repos, ou acheve de me l'ôter.... Ne sais-tu rien de mon fils?

GERMEUIL.

Non, Monsieur, ordonnez.

LE PERE DE FAMILLE.

Tu es un homme vrai, & je te crois; mais vois combien ton ignorance doit ajouter à mon inquiétude... Quelle est la conduite de mon fils, puisqu'il la dérobe au seul homme qu'il aime? Germeuil je tremble que cet enfant...

GERMEUIL.

Vous êtes pere; un pere est toujours prompt à s'alarmer.

LE PERE DE FAMILLE.

Tu vas juger si ma crainte est précipitée. Dis-moi, depuis un temps n'as-tu pas remarqué combien il est changé?

GERMEUIL.

Oui; mais c'est en bien. Il est moins curieux dans ses chevaux, ses gens, son équipage, moins recherché dans sa parure: Il n'a plus aucune de ses fantaisies que vous lui reprochiez: Il a pris en dégoût les dissipations de son âge: Il fuit ses complaisans, ses

frivoles amis: Il aime à passer les journées retiré dans son cabinet: Il lit; il écrit; il pense: Tant mieux. Il a fait de lui-même ce que vous en auriez tôt ou tard exigé.

LE PERE DE FAMILLE.

Je me disois cela, comme toi; mais j'ignorois ce que je vais t'apprendre... Ecoute... Cette réforme dont, à ton avis, il faut que je me félicite, & ces absences de nuit qui m'effrayent...

GERMEUIL.

Ces absences & cette réforme?

LE PERE DE FAMILLE.

Ont commencé en même temps. (*Germeuil paroît surpris.*) Oui, mon ami, en même-temps.

GERMEUIL.

Cela est singulier!

LE PERE DE FAMILLE.

Cela est. Hélas! le désordre ne m'est connu que depuis peu, mais il a duré... Arranger & suivre à la fois deux plans opposés, l'un de régularité, l'autre de déreglement qu'il remplit la nuit; voilà ce q[illegible] m'accable... Que malgré sa fierté naturelle, il se soit abaissé jusqu'à corrompre des valets; qu'il se soit rendu maître des portes de ma maison; qu'il s'échappe seul, à pied, toutes les nuits, par toute sorte de temps, à toutes heures, c'est peut-être plus qu'aucun pere ne puisse souffrir, & qu'aucun enfant de son âge n'eût osé... Mais avec une pareille conduite, affecter l'attention aux moindres devoirs, l'austérité dans les principes, la réserve dans le discours, le goût de la retraite, le mépris des distractions... Ah! mon ami... S'il n'étoit que vicieux, je n'en désespérerois pas. Mais s'il joue les moeurs & la vertu...

GERMEUIL.

En effet, je n'attends pas cette conduite; mais je connois votre fils. La fausseté est de tous les défauts le plus contraire à son caractere.

LE PERE DE FAMILLE.

Il n'en est point qu'on ne prenne bientôt avec les méchans; & maintenant avec qui pense-tu qu'il vive?... Tous les gens de bien dorment quand il veille... Ah! Germeuil... Mais il me semble que j'entends quelqu'un... C'est lui peut-être... Eloigne-toi.

SCENE VI.

LE PERE DE FAMILLE, *seul.*

Il s'avance vers l'endroit où il a entendu marcher. Il écoute, & dit tristement.

JE n'entends plus rien. *Il se promene un peu, puis il dit:* Asseyons-nous. *Il cherche du repos, il n'en trouve point, & il dit:* Je ne saurois... Quels pressentimens s'élevent au fond de mon ame, s'y succedent & l'agitent!... O cœur trop sensible d'un pere! ne peux-tu te calmer un moment?... A l'heure qu'il est, peut-être, il perd sa santé... sa fortune... ses moeurs... Que sais-je! sa vie... son honneur... le mien... (*Il se leve brusquement, & dit:*) Quelles idées me poursuivent?

SCENE

SCENE VII.

LE PERE DE FAMILLE, UN INCONNU.

Tandis que le Pere de famille erre accablé de tristesse, entre un inconnu vêtu comme un homme du peuple, en redingotte & en veste, les bras cachés sous sa redingotte & le chapeau rabattu & enfoncé sur les yeux, il s'avance à pas lents; il paroît plongé dans la peine & la rêverie, il traverse sans appercevoir personne.

LE PERE DE FAMILLE, *qui le voit venir à lui, l'attend, l'arrête par le bras, & lui dit :*

Qui êtes-vous ? Où allez-vous ? (*L'inconnu point de réponse.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Qui êtes-vous ? Où allez-vous ? (*L'inconnu, point de réponse encore.*)

LE PERE DE FAMILLE *releve lentement le chapeau de l'Inconnu, reconnoît son fils & s'écrie :*

Ciel ! ... C'est lui... C'est lui... mes funestes pressentimens, les voilà donc accomplis.... Ah ! ...

Il pousse des accens douloureux, il s'éloigne, il revient, il dit :

Je veux lui parler... Je tremble de l'entendre.... Que vais-je savoir. J'ai trop vêcu. J'ai trop vêcu.

SAINT-ALBIN, *s'éloignant de son Pere, & soupirant de douleur.*

Ah !

LE PERE DE FAMILLE *le suivant.*

Qui es-tu ? D'où viens-tu ? ... Aurois-je eu le malheur...

SAINT-ALBIN, *s'éloignant encore.*

Je suis désespéré.

LE PERE DE FAMILLE.

Grand Dieu ! Que faut-il que j'apprenne ?

SAINT-ALBIN *revenant & s'adressant à son pere.*

Elle pleure. Elle soupire. Elle songe à s'éloigner; & si elle s'éloigne je suis perdu.

LE PERE DE FAMILLE.

Qui ? elle ?

SAINT-ALBIN.

Sophie... Non, Sophie, non... Je périrai plutôt...

LE PERE DE FAMILLE.

Qui est cette Sophie ?

SAINT-ALBIN.

Elle est pauvre, elle est ignorée, elle habite un réduit obscur. J'y voudrois vivre & mourir, dussai-je être méconnu, méprisé du reste de la terre. Je croyois avoir aimé. Je me trompois... C'est à présent que j'aime... (*en saisissant la main de son pere.*) Oui. J'aime pour la premiere fois.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous vous jouez de mon indulgence & de ma peine. Malheureux, laissez-là vos extravagances. Regardez-vous, & répondez-moi. Qu'est-ce que cet indigne travestissement ? Que m'annonce-t-il ?

SAINT-ALBIN.

Ah ! mon pere c'est à cet habit que je dois mon bonheur, ma Sophie, ma vie.

LE PERE DE FAMILLE.

Comment ? Parlez.

SAINT-ALBIN.

Il a fallu me rapprocher de son état, il a fallu lui dérober mon rang, devenir son égal.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'entend-je ? quel égarement.

SAINT-ALBIN.

Mon pere vous me voyez à vos pieds ; votre fils n'est pas indigne de vous, mais il va périr, il va perdre celle qu'il chérit au-delà de la vie ; vous seul pouvez la lui conserver. Écoutez-moi. A côté de ce réduit... il y en avoit un autre.

LE PERE DE FAMILLE.

Achevez.

SAINT-ALBIN.

Je le loue, j'y fais porter les meubles qui conviennent à un indigent, je m'y loge & je deviens son voisin sous le nom de Sergi, & sous cet habit...

LE PERE DE FAMILLE.

Ah, je respire !... Graces à Dieu, du moins je ne vois plus en lui qu'un insensé. Revenez à vous, & songez à mériter, par une entiere confiance, le pardon de votre conduite.

SAINT-ALBIN.

Mon pere, vous saurez tout. Hélas ! je n'ai que ce moyen pour vous fléchir... La premiere fois que je la vis, ce fut à l'Eglise. Elle étoit à génoux aux pieds des Autels, auprès d'une femme âgée, que je pris d'abord pour sa mere. Elle attachoit tous les regards... quelle modestie ! quels charmes !... Non je ne puis vous rendre l'impression qu'elle fit sur moi. Depuis cet instant, je ne pensai, je ne rêvai qu'à elle. J'en perdis la gaieté, la santé, le repos. J'allois par-tout où j'espérois de la revoir. Je languissois, je périssois, vous le savez, lorsque je découvris que cette femme âgée qui l'accompagnoit se nommoit Madame Hebert, & que releguées toutes deux à un quatrieme étage, elles y vivoient d'une vie misérable... Vous avouerai-je les espérances que je conçus alors ? Que j'eus lieu d'en rougir, lorsque le Ciel m'eût inspiré de m'établir à côté d'elle !... Ah ! mon pere, il faut que tout ce qui l'approche devienne honnête, ou s'en éloigne..., Vous ignorez ce que je dois à Sophie, vous l'ignorez... Elle m'a changé. Je ne suis plus ce que j'étois... Dès les premiers instans les desirs honteux sortirent de mon ame, je devins timide ; de jour en jour je le devins davantage, & bientôt il ne me fut pas plus libre d'attenter à sa vertu, qu'à sa vie.

LE PERE DE FAMILLE.

Et que font ces femmes ? quelles sont leurs ressources ?

SAINT-ALBIN.

Ah ! si vous connoissiez la vie de ces infortunées ! imaginez que leur travail commence avant le jour, & que souvent elles y passent les nuits. La Bonne file au rouet. Une toile dure & grossiere est entre les doigts tendres & délicats de Sophie, & les blesse. Ses yeux, les plus beaux yeux du monde, s'usent à la lumiere d'une lampe. Elle vit sous un toît, entre quatre murs tous dépouillés. O Ciel ! quand tu la formas, étoit-ce là le sort que tu lui destinois ?

LE PERE DE FAMILLE.

Et comment eûtes-vous accès ? Soyez vrai.

SAINT-ALBIN.

Il est inoui tout ce qui s'opposoit, tout ce que je fis. Etabli

auprès d'elles, je ne cherchai point d'abord à les voir; mais quand je les rencontrois en descendant, en montant, je les saluois avec respect. Le soir quand je rentrois (car le jour on me croyoit à mon travail) j'allois doucement frapper à leur porte, & je leur demandois les petits services qu'on se rend entre voisins. Peu-à-peu elles se firent à moi. Elles prirent de la confiance. Je m'offris à les servir dans des bagatelles. Par exemple, elles n'aimoient pas à sortir la nuit, j'allois & je venois pour elles.

LE PERE DE FAMILLE.

Que de mouvemens & de soins! & à quelles fins? Ah! si les gens de bien.... Continuez.

SAINT-ALBIN.

Un jour j'entends frapper à ma porte; c'étoit la Bonne: j'ouvre; elle entre sans parler, s'assied, & se met à pleurer; je lui demande ce qu'elle a: Sergi, me dit-elle, ce n'est pas sur moi que je pleure. Née dans la misere, j'y suis faite; mais cette enfant me désole... Qu'a-t-elle? Que vous est-il arrivé?... Hélas! répond la Bonne, depuis huit jours nous n'avons plus d'ouvrage & nous sommes sur le point de manquer de tout; Ciel! m'écriai-je, tenez, allez, courez; après cela... Je me renfermai, & l'on ne me vit plus.

LE PERE DE FAMILLE.

J'entends. Voilà le fruit des sentimens qu'on leur inspire. Ils ne servent qu'à les rendre plus dangereux.

SAINT-ALBIN.

On s'apperçut de ma retraite, & je m'y attendois. La Bonne Madame Hebert m'en fit des reproches. Je m'enhardis. Je l'interrogeai sur leur situation. Je peignis la mienne comme il me plut. Je proposai d'associer notre indigence, & de l'alléger en vivant en commun. On fit des difficultés. J'insistai, & l'on consentit à la fin. Jugez de ma joie! Hélas! elle a bien peu duré; & qui sait combien ma peine durera! Hier j'arrivai à mon ordinaire. Sophie étoit seule. Elle avoit les coudes appuyés sur sa table, & la tête penchée sur sa main. Son ouvrage étoit tombé à ses pieds. J'entrai sans qu'elle m'entendît. Elle soupiroit. Des larmes s'échappoient de ses yeux. Je me jetai à ses genoux! Sophie, lui dis-je, vous pleurez! Qu'avez-vous? Ne me célez pas votre peine. Parlez-moi, de grace! Pauvre Sergi! malheureuse Sophie! c'est tout ce qu'elle put dire, Cependant j'avois baissé mon visage sur ses genoux, & je les mouillois de mes larmes. Alors la Bonne rentra. Je me leve. Je cours à elle. Je l'interroge. Je reviens à Sophie. Je marche dans la chambre sans savoir ce que je fais. Je m'écrie douloureusement, c'est fait de moi. Sophie, vous voulez nous quitter; c'est fait de moi. A ces mots, ses pleurs redoublent, elle retombe sur sa table, comme je l'avois trouvée. Cette scene de douleur a duré toute la nuit. A l'heure que le travail est censé m'appeller, je suis sorti, & je me retirois ici accablé de ma peine.

LE PERE DE FAMILLE.

Tu ne pensois pas à la mienne.

SAINT-ALBIN.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Que voulez-vous ? Qu'espérez-vous ?

SAINT-ALBIN.

Que vous mettrez le comble à tout ce que vous avez fait pour moi depuis que je suis ; que vous verrez Sophie ; que vous lui parlerez...

LE PERE DE FAMILLE.

Jeune insensé !... Et savez-vous qui elle est ?

SAINT-ALBIN.

C'est-là son secret. Mais ses mœurs, ses sentimens, ses discours, n'ont rien de conforme à sa condition présente. Si vous voyiez son ingénuité, sa douceur, sa modestie... Vous vous souvenez bien de ma mere... Vous soupirez. Eh bien, c'est elle. Mon pere, voyez-là ; & si votre fils vous a dit un mot....

LE PERE DE FAMILLE.

Et cette femme chez qui elle est, ne vous a rien appris ?

SAINT-ALBIN.

Hélas ! elle est aussi réservée que Sophie. Ce que j'en ai pu tirer ; c'est que cette jeune personne est venue de Province implorer l'assistance d'un parent, qui n'a voulu ni la voir, ni la secourir.

LE PERE DE FAMILLE.

Avez-vous dit que vous aimiez ?

SAINT-ALBIN, *avec vivacité.*

Moi, mon pere ; je n'ai pas même entrevu dans l'avenir le moment où je l'oserois.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous ne vous croyez donc pas aimé ?

SAINT-ALBIN.

Pardonnez-moi... Quelquefois je l'ai pensé...

LE PERE DE FAMILLE.

Et sur quoi ?

SAINT-ALBIN.

Sur des choses légeres qui se sentent mieux qu'on ne les dit. Par exemple, elle prend intérêt à tout ce qui me touche. Son visage s'éclaircit à mon arrivée ; son regard s'anime. J'ai cru quelquefois qu'elle m'attendoit. Souvent elle m'a plaint d'un travail qui prenoit toute ma journée. Je ne doute pas qu'elle n'ait prolongé le sien dans la nuit pour m'arrêter plus long-tems.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous m'avez tout dit ?

SAINT-ALBIN.

Tout.

LE PERE DE FAMILLE, *après une pause.*

Allez-vous reposer... Je la verrai.

SAINT-ALBIN.

Vous la verrez ? Ah ! mon pere, vous la verrez ?... Mais songez que le tems presse...

LE PERE DE FAMILLE.

Allez, & rougissez de n'être pas plus occupé des alarmes que votre conduite m'a données, & peut me donner encore.

SAINT-ALBIN.

Mon pere, vous n'en aurez plus.

SCENE VIII.

LE PERE DE FAMILLE, *seul.*

De l'honnêteté, des vertus, de l'indigence, de la jeunesse, des charmes, tout ce qui enchaîne les ames bien nées ?... A peine délivré d'une inquiétude, je retombe dans une autre... Quel sort !... Mais peut-être m'allarme-je encore trop-tôt... Un jeune-homme passionné, violent, s'exagere à lui-même, aux autres.... Il faut voir... Il faut appeller ici cette fille, l'entendre, lui parler... Si elle est telle qu'il me la dépeint, je pourrai l'intéresser, l'obliger... Que sais-je ?...

SCENE IX.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, *en robe-de-chambre & en bonnet de nuit.*

LE COMMANDEUR.

Eh bien, Monsieur d'Orbesson, vous avez vu votre fils ? De quoi s'agit-il ?

LE PERE DE FAMILLE.

Monsieur, vous le saurez. Entrons.

LE COMMANDEUR.

Un mot, s'il vous plaît... Voilà votre fils embarqué dans une aventure qui va vous donner bien du chagrin, n'est-ce pas ?

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere...

LE COMMANDEUR.

Afin qu'un jour vous n'en prétendiez cause d'ignorance, je vous avertis que votre chere fille & ce Germeuil que vous gardez ici malgré moi, vous en préparent de leur côté, &, s'il plaît à Dieu, ne vous en laisseront pas manquer.

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere, ne m'accordez-vous pas un moment de repos ?

LE COMMANDEUR.

Ils s'aiment ; c'est moi qui vous le dis.

LE PERE DE FAMILLE, *impatienté.*

Eh bien, je le voudrois.

Le Pere de Famille entraîne le Commandeur hors de la Scene, tandis qu'il parle.

LE COMMANDEUR.

Soyez content. D'abord ils ne peuvent ni se souffrir, ni se quitter. Ils se brouillent sans cesse, & sont toujours bien. Prêts à s'arracher les yeux sur des riens, ils ont une ligue offensive envers & contre tous. Qu'on s'avise de remarquer en eux quelques uns des défauts dont ils se reprennent, on y sera bien venu.... Hâtez-vous de les séparer ; c'est le meilleur conseil que je puisse vous donner.

LE PERE DE FAMILLE.

Allons, Monsieur, entrons.

LE COMMANDEUR.

C'est-à-dire, que vous voulez avoir du chagrin, eh bien vous en aurez.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE, Mlle. CLAIRET, M. LE BON, UN PAYSAN, Mde. PAPILLON, Marchande à la Toilette avec une de ses Ouvrieres, LA BRIE, PHILIPPE, Domestique qui vient se présenter. Un homme vêtu de noir, qui a l'air d'un pauvre honteux, & qui l'est.

Toutes ces Personnes arrivent les unes après les autres. Le Paysan se tient debout le corps penché sur son bâton. Madame Papillon assise dans un fauteuil s'essuye le visage avec son mouchoir; sa fille de boutique est debout à côté d'elle, avec un petit carton sous le bras. Monsieur le Bon est étalé négligemment sur un canapé. L'homme vêtu de noir est retiré à l'écart, debout dans un coin à côté d'une fenêtre. La Brie est en veste & en papillotes. Philippe est habillé. La Brie tourne autour de lui, & le regarde un peu de travers; tandis que Mr. le Bon examine avec sa lorgnette la fille de boutique de Madame Papillon.

Le Pere de Famille entre, & tout le monde se leve.

Il est suivi de sa fille, & sa fille précédée de sa femme-de-chambre qui porte le déjeûner de sa maîtresse.

Elle sert le déjeûner de sa maîtresse sur une petite table. Cécile s'assied d'un côté de cette table; le Pere de Famille est assis de l'autre. Mademoiselle Clairet est debout derriere le fauteuil de sa maîtresse.

LE PERE DE FAMILLE, *au Paysan.*

AH, c'est vous qui venez enchérir sur le bail de mon fermier de Limeuil. J'en suis content. Il est exact. Il a des enfans. Je ne suis pas fâché qu'il fasse avec moi ses affaires. Retournez-vous-en.

Mademoiselle Clairet fait signe à Madame Papillon d'approcher.

LE PERE DE FAMILLE, *à son Intendant.*

Eh bien, Monsieur le Bon, qu'est-ce qu'il y a?

Mr. LE BON.

Ce débiteur dont le Billet est échu depuis un mois, demande encore à différer son payement.

LE PERE DE FAMILLE.

Les tems sont durs, accordez-lui le délai qu'il demande. Risquons une petite somme, plutôt que de le ruiner.

(Pendant que la Scene marche, Madame Papillon & sa fille de boutique déploient sur des fauteuils des Perses, des Indiennes, des Satins d'Hollande, &c. Cécile, tout en prenant son café, regarde, approuve, désapprouve, fait mettre à part, &c.)

Mr. LE BON.

Les ouvriers qui travailloient à votre maison d'Orsigny, sont venus.

LE PERE DE FAMILLE.

Faites leur compte.

Mr. LE BON.

Cela peut aller au-delà des fonds.

LE PERE DE FAMILLE.

Faites toujours. Leurs besoins sont plus pressans que les miens; il vaut mieux que je sois gêné qu'eux.

Ici il apperçoit le pauvre honteux. Il se leve avec empressement. Il s'avance vers lui & lui dit tout bas.

Pardon, Monsieur, je ne vous voyois pas... Des embarras domestiques m'ont occupé... je vous avois oublié.

Tout en parlant, il tire une bourse qu'il lui donne furtivement; & tandis qu'il le reconduit & qu'il revient, l'autre Scene avance.

LE PERE DE FAMILLE, *en revenant, bas & d'un ton de commisération.*

Une famille à élever, un état à soutenir, & point de fortune ?

Mr. LE BON.

Ce Voisin qui a formé des prétentions sur votre terre, s'en désisteroit peut-être, si...

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne me laisserai pas dépouiller. Je ne sacrifierai point les intérêts de mes enfans à l'homme avide & injuste. Tout ce que je puis, c'est de céder, si l'on veut, ce que la poursuite de ce Procès pourra me coûter. Voyez. (*Mr. le Bon sort.*)

Le Pere de Famille le rappelle & lui dit :

A propos, Monsieur le Bon. Souvenez vous de ces gens de Province. Je viens d'apprendre qu'ils ont envoyé ici un de leurs enfans : tâchez de me le découvrir.

(*A la Brie qui s'occupe à ranger le Salon.*)

Vous n'êtes plus à mon service, vous connoissiez le déréglement de mon fils. Vous m'avez menti. On ne ment pas chez moi.

LA BRIE.

Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous laisse votre habit, & je vous accorde un mois de vos gages. Allez. (*à Philippe.*) Nous sommes bien étranges. Nous les avilissons. Nous en faisons de malhonnêtes gens, & lorsque nous les trouvons tels, nous avons l'injustice de nous en plaindre. Est-ce vous dont on vient de me parler ?

PHILIPPE.

Oui, Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous avez entendu pourquoi je le renvoie. Souvenez-vous-en. Allez, & ne laissez entrer personne.

SCENE II.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE.

LE PERE DE FAMILLE.

MA Fille, avez-vous réfléchi ?

CECILE.

Oui, mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'avez-vous résolu ?

CECILE.

De faire en tout votre volonté.

LE PERE DE FAMILLE.

Je m'attendois à cette réponse.

CECILE.

Si cependant il m'étoit permis de choisir un état...

LE PERE DE FAMILLE.

Quel est celui que vous préféreriez ?... Vous hésitez... Parlez ; ma fille.

CECILE.

Je préférerois la retraite.

LE PERE DE FAMILLE,

Que voulez-vous dire ? Un Couvent ?

CECILE.

Oui mon pere. Je ne vois que cet asyle contre les peines que je crains.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous craignez des peines, & vous ne pensez pas à celles que vous me causeriez ? Vous m'abandonneriez ? Vous quitteriez la maison de votre pere pour un cloître ; Non, ma fille, cela ne sera point. Je respecte la vocation religieuse, mais ce n'est pas la vôtre. La nature, en vous accordant les qualités sociales, ne vous destina point à l'inutilité.... Non, je n'aurai point donné la vie à un enfant, je ne l'aurai point élevé ; je n'aurai point travaillé sans relâche à assurer son bonheur, pour le laisser descendre tout vif dans un tombeau, & avec lui mes espérances, & celles de la société trompées... Et qui la repeuplera de citoyens vertueux, si les femmes les plus dignes d'être des meres de famille s'y refusent ?

CECILE.

Je vous ai dit, mon pere, que je ferois en tout votre volonté.

LE PERE DE FAMILLE.

Ne me parlez donc jamais de Couvent.

CECILE.

Mais j'ose espérer que vous ne contiendrez pas votre fille à changer d'état, & que du moins il lui sera permis de passer des jours tranquilles & libres à côté de vous.

LE PERE DE FAMILLE.

Si je ne considérois que moi, je pourrois approuver ce parti. Mais je dois vous ouvrir les yeux sur un tems où je ne serai plus.... Cécile, la nature a ses vues ; & si vous regardez bien, vous verrez sa vengeance sur tous ceux qui les ont trompées : les hommes punis du célibat par le vice, les femmes par le mépris & par l'ennui... Que cela soit ou non, l'âge avance, les charmes passent, les hommes s'éloignent, la mauvaise humeur prend ; on perd ses parens, ses connoissances, ses amis. Une fille âgée n'a plus autour d'elle que des indifférens qui la négligent, ou des ames intéressées qui comptent ses jours. Elle vit sans qu'on la console, & meurt sans qu'on la pleure.

CECILE.

Cela est vrai. Mais est-il un état sans peine ; & le mariage n'a-t-il pas les siennes ?

LE PERE DE FAMILLE.

Qui le sait mieux que moi, vous me l'apprenez tous les jours. Mais c'est un état que la nature impose. C'est la vocation de tout ce qui respire... Si le mariage expose à des peines cruelles, c'est aussi la source des plaisirs les plus doux. Qu'est-ce que l'homme de bien préfere à sa femme ? Qu'y a-t il au monde qu'un pere aime plus que son enfant ? O lien sacré des époux, si je pense à vous, mon ame s'échauffe & s'éleve... O noms tendres de fils & de fille ! je ne vous prononçai jamais sans tressaillir, sans en être touché, Cécile, rappellez-vous la vie de votre mere : en est-il une plus douce

douce que celle d'une femme qui a employé sa journée à remplir les devoirs d'épouse attentive, de mere tendre, de maîtresse compatissante ?... Quel sujet de réflexions délicieuses elle emporte en son cœur le soir quand elle se retire !

CECILE.

Oui, mon pere. Mais où sont les femmes comme elle, & les époux comme vous.

LE PERE DE FAMILLE.

Il en est, mon enfant; & il ne tiendroit qu'à toi d'avoir le sort qu'elle eut.

CECILE.

S'il suffisoit d'écouter sa raison & son cœur...

LE PERE DE FAMILLE.

Cécile, vous baissez les yeux. Vous tremblez. Vous craignez de parler... Mon enfant laisse-moi lire dans ton ame. Tu ne peux avoir de secret pour ton pere; & si j'avois perdu ta confiance, c'est en moi que j'en chercherois la raison...

CECILE.

Votre bonté m'afflige. Si vous pouviez me traiter plus sévérement.

LE PERE DE FAMILLE.

L'auriez-vous mérité ? Votre cœur vous feroit-il un reproche ?

CECILE.

Non, mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'avez-vous donc ?

CECILE.

Rien.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous me trompez, ma fille.

CECILE.

Je suis accablée de votre tendresse... Je voudrois y répondre.

LE PERE DE FAMILLE.

Cécile, auriez-vous distingué quelqu'un ? Aimeriez-vous ?

CECILE.

Que je serois à plaindre !

LE PERE DE FAMILLE.

Dites. Dis mon enfant. Comment vous blâmerois-je ? Un sentiment que je fis naître dans le cœur de votre mere ! Oh ! vous qui tenez sa place dans ma maison, & qui me la représentez, imitez-la dans la franchise qu'elle eut avec celui qui lui avoit donné la vie, & qui voulut son bonheur & le mien... Cécile, vous ne me répondez rien.

CECILE.

Le sort de mon frere me fait trembler.

LE PERE DE FAMILLE.

Votre frere est un fou.

CECILE.

Peut-être ne me trouveriez-vous pas plus raisonnable que lui.

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne crains pas ce chagrin de Cécile. Sa prudence m'est connue & je n'attends que l'aveu de son choix pour le confirmer.

Cécile se tait. Le Pere de Famille attend un moment ; puis il continue d'un ton sérieux & même un peu chagrin.

Il m'eût été doux d'apprendre vos sentimens de vous-même ? mais que ce soit par la bouche de votre oncle, de votre frere, ou de Germeuil, il n'importe... Germeuil est notre ami commun. C'est un homme sage & discret... Il a ma confiance... Il ne me paroît pas indigne de la vôtre.

CECILE.

C'est ainsi que j'en pense.

LE PERE DE FAMILLE.

Je lui dois beaucoup. Il est tems que je m'acquitte avec lui.

CECILE.

Vos enfans ne mettront jamais de bornes ni à votre autorité, ni à votre reconnoissance. Jusqu'à présent il vous a honoré comme un pere, & vous l'avez traité comme un de vos enfans.

LE PERE DE FAMILLE.

Ne sauriez-vous point ce que je pourrois faire pour lui ?

CECILE.

Je crois qu'il faut le consulter lui-même.... Peut-être a-t-il des idées.... Peut-être... Quel conseil pourrois-je vous donner ?

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere m'a dit un mot.

CECILE, *avec vivacité.*

J'ignore ce que c'est ; mais vous connoissez mon oncle. Ah ! mon pere, n'en croyez rien.

LE PERE DE FAMILLE.

Je quitterai donc la vie sans avoir vu le bonheur d'aucun de mes enfans....

SCENE III.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Monsieur, il y a là deux femmes qui demandent à vous parler.

LE PERE DE FAMILLE.

Faites-les entrer.

Cécile se retire. Son pere la rappelle & lui dit tristement.

Cécile.

CECILE.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous ne m'aimez donc plus ?

Les femmes annoncées entrent, & Cécile sort avec son mouchoir sur les yeux.

SCENE IV.

LE PERE DE FAMILLE, SOPHIE, Madame HEBERT.

LE PERE DE FAMILLE, *appercevant Sophie, dit d'un ton triste & avec l'air étonné.*

IL ne m'a point trompé. Quels charmes ! quelle modestie ! Quelle douceur !... Ah !...

Madame HEBERT.

Monsieur, nous nous rendons à vos ordres.

LE PERE DE FAMILLE.

C'est vous, Mademoiselle, qui vous appellez Sophie ?

SOPHIE, *tremblante, troublée.*

Oui, Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE, *à Madame Hebert.*

Madame, j'aurois un mot à dire à Mademoiselle. J'en ai entendu parler, & je m'y intéresse. *Madame Hebert se retire.*

SOPHIE, *toujours tremblante, la retenant par le bras.*

Madame !

LE PERE DE FAMILLE.

Mademoiselle, remettez-vous. Je ne vous dirai rien qui puisse vous faire de la peine.

SOPHIE.

Hélas !

Madame Hebert va s'asseoir sur le fond de la salle ; elle tire son ouvrage & travaille.

LE PERE DE FAMILLE, *conduit Sophie à une chaise, la fait asseoir à côté de lui.*

D'où êtes-vous, Mademoiselle ?

SOPHIE.

Je suis d'une petite Ville de Province.

LE PERE DE FAMILLE.

Y a-t-il long-tems que vous êtes à Paris ?

SOPHIE.

Pas long-tems, & plût au Ciel que je n'y fusse jamais venue !

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'y faites-vous ?

SOPHIE.

J'y gagne ma vie par mon travail.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous êtes bien jeune.

SOPHIE.

J'en aurai plus long-tems à souffrir.

LE PERE DE FAMILLE.

Avez-vous Monsieur votre Pere.

SOPHIE.

Non, Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Et votre mere.

SOPHIE.

Le Ciel me l'a conservée. Mais elle a eu tant de chagrins! sa santé est chancelante, & sa misere si grande!

LE PERE DE FAMILLE.

Votre mere est donc bien pauvre?

SOPHIE.

Bien pauvre. Avec cela, il n'en est point au monde dont j'aimasse mieux être la fille.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous loue de ces sentimens; vous paroissez bien née.... Et qu'étoit votre pere?

SOPHIE.

Mon pere fut un homme de bien. Il n'entendit jamais le malheureux sans en avoir pitié. Il n'abandonna pas ses amis dans la peine, & il devint pauvre. Il eut beaucoup d'enfans; nous demeurâmes tous sans ressource à sa mort... J'étois bien jeune alors... Je me souviens à peine de l'avoir vu... Ma mere fut obligée de me prendre entre ses bras, & de me lever à la hauteur de son lit pour l'embrasser... Je pleurois. Hélas! je ne sentois pas tout ce que je perdois!

LE PERE DE FAMILLE.

Elle me touche... Et qu'est-ce qui vous a fait quitter la maison de vos parens & votre pays?

SOPHIE.

Je suis venue ici avec un de mes freres implorer l'assistance d'un parent qui a été bien dur envers nous. Il m'avoit vue autrefois en Province. Il paroissoit avoir pris de l'affection pour moi, & ma mere avoit espéré qu'il s'en ressouviendroit. Mais il a fermé sa porte à mon frere, & il m'a fait dire de n'en pas approcher.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'est devenu votre frere?

SOPHIE.

Il s'est mis au service du Roi. Et moi je suis restée avec la personne que vous voyez, & qui a la bonté de me regarder comme son enfant.

LE PERE DE FAMILLE.

Elle ne me paroît pas fort aisée.

SOPHIE.

Elle partage avec moi ce qu'elle a.

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous n'avez plus entendu parler de ce parent?

SOPHIE.

Pardonnez-moi, Monsieur. J'en ai reçu quelque secours: Mais de quoi cela sert-il à ma mere?

LE PERE DE FAMILLE.

Votre mere vous a donc oubliée.

SOPHIE.

Ma mere avoit fait un dernier effort pour nous envoyer à Paris. Hélas, elle attendoit de ce voyage un succès plus heureux! sans cela, auroit-elle pu résoudre à m'éloigner d'elle? depuis elle n'a plus su comment me faire revenir. Elle me mande cependant qu'on

doit me reprendre, & me ramener dans peu. Il faut que quelqu'un s'en soit chargé par pitié. Oh, nous sommes bien à plaindre !

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous ne connoîtriez ici personne qui pût vous secourir.

SOPHIE.

Personne.

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous travaillez pour vivre ?

SOPHIE.

Oui, Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous vivez seules ?

SOPHIE.

Seules.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais qu'est-ce qu'un jeune homme dont on m'a parlé, qui s'appelle Sergi, & qui demeure à côté de vous ?

SOPHIE.

C'est un malheureux qui gagne sa vie comme nous, & qui a uni sa misere à la nôtre.

LE PERE DE FAMILLE.

Est-ce-là tout ce que vous en savez ?

SOPHIE.

Oui, Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien, Mademoiselle, ce malheureux-là...

SOPHIE.

Vous le connoissez ?

LE PERE DE FAMILLE.

Si je le connois ? . . . . C'est mon fils.

SOPHIE.

Votre fils !

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, Mademoiselle.

SOPHIE.

Ah, Sergi, vous m'avez trompée.

LE PERE DE FAMILLE.

Fille aussi vertueuse que belle, connoissez le danger que vous avez couru.

SOPHIE.

Sergi est votre fils !

LE PERE DE FAMILLE.

Il vous estime, vous aime; mais sa passion prépareroit votre malheur & le sien si vous la nourrissiez.

SOPHIE.

Pourquoi suis-je venue dans cette Ville ! Que ne m'en suis-je allée lorsque mon cœur me le disoit.

LE PERE DE FAMILLE.

Il en est tems encore. Il faut aller retrouver une mere qui vous rappelle, & à qui votre séjour ici doit causer la plus grande inquiétude. Sophie, vous le voulez ?

SOPHIE.

Ah ma mere, que vous dirai-je ?

LE PERE DE FAMILLE, *à Madame Hebert.*

Madame, vous la reconduirez, & j'aurai soin que vous ne regrettiez pas la peine que vous aurez prise.

(Madame Hebert fait la révérence.)

LE PERE DE FAMILLE *continuant, à Sophie.*

Mais, Sophie, je vous rends à votre mere, c'est à vous à me rendre mon fils. C'est à vous à lui apprendre ce que l'on doit à ses parens ! vous le savez si bien.

SOPHIE.

Ah Sergi ! pourquoi ?...

LE PERE DE FAMILLE.

Quelque honnêteté qu'il ait mis dans ses vues, vous l'en ferez rougir. Vous lui annoncerez votre départ, & vous lui ordonnerez de finir ma douleur & le trouble de sa famille.

SOPHIE, *en s'appuyant sur elle.*

Madame, je me sens mourir...

Madame HUBERT.

Monsieur, nous allons nous retirer, & attendre vos ordres.

SOPHIE.

Pauvre Sergi ! malheureuse Sophie !

(Elle sort appuyée sur Madame Hebert.)

SCENE V.

LE PERE DE FAMILLE, *seul.*

O Loix du monde ! O préjugés cruels !... Il y a déjà si peu de femmes pour un homme qui pense & qui sent. Pourquoi faut-il que le choix en soit encore si limité !... Secouons, s'il se peut, de mon ame l'impression que cet enfant y a faite... Représenterai-je à mon fils, comme il me convient, ce qu'il me doit, ce qu'il se doit à lui-même ; si mon cœur est d'accord avec le sien ?...

SCENE VI.

LE PERE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN, *en entrant & avec vivacité.*

Mon pere ?

(Le Pere de Famille se promene & garde le silence.)

SAINT-ALBIN, *suivant son pere & d'un ton suppliant.*

Mon pere !

LE PERE DE FAMILLE, *s'arrêtant & d'un ton sérieux.*

Mon fils, si vous n'êtes pas rentré en vous-même, si la raison n'a pas recouvré ses droits sur vous, ne venez pas aggraver vos torts & mon chagrin.

SAINT-ALBIN.

Vous m'en voyez pénétré. J'approche de vous en tremblant.... Oui, je le serai... Je me le suis promis.

(Le Pere de Famille continue de se promener.)

SAINT-ALBIN.

(S'approchant avec timidité, lui dit d'une voix basse & tremblante.)

Vous l'avez vue ?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, je l'ai vue. Elle est belle, & je la crois sage. Mais qu'en prétendez-vous faire? Un amusement! Je ne le souffrirois pas. Votre femme? Elle ne vous convient pas.

SAINT-ALBIN, *en se contenant.*

Elle est belle, elle est sage, & elle ne me convient pas? Quelle est donc la femme qui me convient?

LE PERE DE FAMILLE.

Celle qui par son éducation, sa naissance, son état & sa fortune peut assurer votre bonheur, & satisfaire à mes espérances.

SAINT-ALBIN.

Ainsi le mariage sera pour moi un lien d'intérêt & d'ambition! Mon pere, vous n'avez qu'un fils; ne le sacrifiez pas à des vues qui remplissent le monde d'époux malheureux. Il me faut une compagne honnête & sensible, qui m'apprenne à supporter les peines de la vie, & non une femme riche qui les accroisse.

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne vous en propose aucune, mais je ne permettrai jamais que vous soyez à celle à laquelle vous vous êtes follement attaché. Modérez-vous, & écoutez-moi.

Mon fils, il y aura bientôt vingt ans que je vous arrosai des premieres larmes que vous m'avez fait répandre. Je vous reçus entre mes bras, du sein de votre mere; & vous élevant vers le Ciel, & mêlant ma voix à vos cris, je dis à Dieu: ô Dieu qui m'avez accordé cet enfant, si je manque aux soins que vous m'imposez en ce jour, ou s'il ne doit pas y répondre, ne regardez point à la joie de sa mere, reprenez-le. Voilà le vœu que je fis sur vous & sur moi. Il m'a toujours été présent. Vous savez si j'ai rempli mes engagemens. Et lorsque je touche au moment de recueillir le fruit de ma sollicitude; lorsque je me félicite d'avoir un fils qui répond à sa naissance qui le destine aux meilleurs partis, à ses qualités personnelles, qui l'appellent aux grands emplois, une passion insensée; la fantaisie d'un instant aura tout détruit; & je verrai ses plus belles années perdues, son état manqué & mon attente trompée, & j'y consentirai! Vous l'êtes-vous promis!

SAINT-ALBIN.

Que je suis malheureux!

LE PERE DE FAMILLE.

Vous avez un oncle qui vous aime & qui vous destine une fortune considérable; un pere qui vous a consacré sa vie, & qui cherche à vous marquer en tout sa tendresse; un nom, des parens, des amis, les prétentions les plus flatteuses & les mieux fondées, & vous êtes malheureux! Que vous faut-il encore!

SAINT-ALBIN.

Sophie, & l'aveu de mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'osez-vous me proposer! De partager votre folie & le blâme général qu'elle encourroit. Quel exemple à donner aux peres & aux enfans! Moi, j'autoriserois, par une foiblesse honteuse, le désordre de la société, la confusion du sang & des rangs, la dégradation des familles!

SAINT-ALBIN.

Que je suis malheureux ? Si je n'ai pas celle que j'aime, un jour il faudra que je sois à celle que je n'aimerai pas : car je n'aimerai jamais que Sophie. Sans cesse j'en comparerai une autre avec elle. Cette autre sera malheureuse, je le serai aussi : vous le verrez, & vous en périrez de regret.

LE PERE DE FAMILLE.

J'aurai fait mon devoir, & malheur à vous si vous manquez au vôtre.

SAINT-ALBIN.

Mon pere, ne m'ôtez pas Sophie.

LE PERE DE FAMILLE.

Cessez de me la demander.

SAINT-ALBIN.

Cent fois vous m'avez dit qu'une femme honnête étoit la faveur la plus grande que le Ciel pût accorder. Je l'ai trouvée, & c'est vous qui voulez m'en priver ? A présent qu'elle sait qui je suis, que ne doit-elle pas attendre de moi : Saint-Albin sera-t-il moins généreux que Sergi ? C'est-elle qui a rappellé la vertu dans mon cœur. Elle seule peut l'y conserver.

LE PERE DE FAMILLE.

C'est-à-dire que son exemple fera ce que le mien n'a pu faire.

SAINT-ALBIN.

Vous êtes mon pere, & vous commandez. Elle sera ma femme, & c'est un autre empire.

LE PERE DE FAMILLE.

Quelle différence d'un amant à un époux ! D'une femme à une maîtresse ? Homme sans expérience, tu ne sais pas cela.

SAINT-ALBIN.

J'espere l'ignorer toujours.

LE PERE DE FAMILLE.

Y a-t-il un amant qui voie sa maîtresse avec d'autres yeux, & qui parle autrement ?

SAINT-ALBIN.

Vous avez vu Sophie ?... Si je la quitte pour un rang, des dignités, des espérances, des préjugés, je ne mériterai pas de la connoître, mon pere, mépriseriez-vous assez votre fils pour le croire ?

LE PERE DE FAMILLE,

Vous l'aimez, dites-vous ?

SAINT-ALBIN.

Si je l'aime ?

LE PERE DE FAMILLE.

Écoutez, & tremblez sur le sort que vous lui préparez. Un jour viendra que vous sentirez toute la valeur des sacrifices que vous lui aurez faits. Vous vous trouverez seul avec elle, sans état, sans fortune, sans considération ; l'ennui & le chagrin vous saisiront. Vous la haïrez, vous l'accablerez de reproches. Sa patience & sa douceur acheveront de vous aigrir ; vous la haïrez davantage, vous haïrez les enfans qu'elle vous aura donnés, & vous la ferez mourir de douleur.

SAINT-ALBIN.

Moi ?

LE

LE PERE DE FAMILLE.

Vous.

SAINT-ALBIN.

Jamais, jamais.

LE PERE DE FAMILLE.

La passion voit tout éternel, mais la nature humaine veut que tout finisse

SAINT-ALBIN.

Je cesserois d'aimer Sophie! si j'en étois capable, j'ignorerois, je crois si je vous aime.

LE PERE DE FAMILLE.

Voulez-vous le savoir & me le prouver: faites ce que je vous demande.

SAINT-ALBIN.

Je le voudrois en vain. Je ne puis. Je suis entraîné. Mon pere, je ne puis.

LE PERE DE FAMILLE.

Insensé, vous voulez être pere? en connoissez-vous les devoirs? Si vous les connoissez, permettriez-vous à votre fils ce que vous attendez de moi?

SAINT-ALBIN.

Ah, si j'osois répondre.

LE PERE DE FAMILLE.

Répondez.

SAINT-ALBIN.

Vous me le permettez?

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous l'ordonne.

SAINT-ALBIN.

Lorsque vous avez voulu ma mere, lorsque toute la famille se souleva contre vous, lorsque mon aïeul votre pere vous appella enfant ingrat, & que vous l'appellâtes au fond de votre ame pere cruel, qui de vous deux avoit raison? Ma mere étoit vertueuse & belle comme Sophie; elle étoit sans fortune comme Sophie, vous l'aimiez comme j'aime Sophie. Souffrîtes-vous qu'on vous l'arrachât, mon pere? & n'ai-je pas un cœur aussi?

LE PERE DE FAMILLE.

J'avois des ressources, & votre mere avoit de la naissance.

SAINT-ALBIN.

Qui sait encore ce qu'est Sophie?

LE PERE DE FAMILLE.

Chimere.

SAINT-ALBIN.

Des ressources? l'amour, l'indigence m'en fourniront.

LE PERE DE FAMILLE.

Craignez les maux qui vous attendent.

SAINT-ALBIN.

Ne la point avoir, est le seul que je redoute.

LE PERE DE FAMILLE.

Craignez de perdre ma tendresse.

SAINT-ALBIN.

Je la recouvrerai.

LE PERE DE FAMILLE.

Qui vous l'a dit?

SAINT-ALBIN.

Vous verrez couler les pleurs de Sophie ; j'embrasserai vos genoux ; mes enfans vous tendront leurs bras innocens ; & vous ne les repousserez pas. LE PERE DE FAMILLE.

Il me connoît trop bien... (*après une petite pause, il prend l'air & le ton le plus sévere, & dit :*) Mon fils je vois que je vous parle en vain : que la raison n'a plus d'accès auprès de vous, & que le moyen dont je craignis toujours d'user, & est le seul qui me reste. J'en userai, puisque vous m'y forcez. Quittez vos projets. Je le veux, & je vous l'ordonne par toute l'autorité qu'un pere a sur ses enfans. SAINT-ALBIN, *avec un emportement sourd.*

L'autorité, l'autorité ; quel mot.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous oubliez qui je suis, & à qui vous parlez. Taisez-vous, ou craignez d'attirer sur vous la marque la plus terrible du courroux des peres. SAINT-ALBIN.

Des peres ! des peres ! Il n'y en a point, il n'y a que des tyrans.

LE PERE DE FAMILLE.

Éloignez-vous de moi, enfant ingrat & dénaturé. Je vous donne ma malédiction. Allez loin de moi.

Le fils s'en va ; mais à peine a-t-il fait quelques pas, que son pere court après lui, & lui dit :

Où vas-tu malheureux ?

SAINT-ALBIN.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE, *se jette dans un fauteuil, & son fils se met à ses genoux.*

Moi, votre pere ? Vous, mon fils ? Je ne vous suis plus rien. Je ne vous ai jamais rien été. Vous empoisonnez ma vie. Vous souhaitez ma mort. Eh ! pourquoi l'a-t-elle si long-tems été différée ? Que ne suis-je à côté de ta mere ! Elle n'est plus, & mes jours malheureux ont été prolongés.

SAINT-ALBIN.

Mon pere. LE PERE DE FAMILLE.

Éloignez-vous. Cachez-moi vos larmes. Vous déchirez mon cœur, & je ne puis vous en chasser.

SCENE VII.

LE PERE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN, LE COMMANDEUR

Le Commandeur entre. Saint-Albin, qui étoit aux genoux de son pere, se leve, & le Pere de Famille reste dans son fauteuil, la tête penchée sur ses mains, comme un homme désolé.

LE COMMANDEUR, *en le montrant à Saint-Albin, qui se promene sans écouter.*

TIENS, regarde. Vois dans quel état tu le mets. Je lui avois prédit que tu le ferois mourir de douleur, & tu vérifies ma prédiction.

Pendant que le commandeur parle, le Pere de Famille se leve & s'en va. Saint-Albin se dispose à le suivre.

LE PERE DE FAMILLE, *en se retournant vers son fils.*

Où allez-vous ? écoutez votre oncle. Je vous l'ordonne.

SCENE VIII.

LE COMMANDEUR, SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN.

PARLEZ donc, Monsieur, je vous écoute... Si c'est un malheur que de l'aimer, il est arrivé, & je n'y sais plus de remede... Si on me la refuse, qu'on m'apprenne à l'oublier... L'oublier!... Qui? Moi? Je le pourrois? Je le voudrois? Que la malédiction de mon pere s'accomplisse sur moi, si jamais j'en ai la pensée.

LE COMMANDEUR.

Qu'est-ce qu'on te demande? De laisser là une créature que tu n'aurois jamais dû regarder qu'en passant, qui est sans bien, sans parens, sans aveu; qui vient de je ne sais où, qui appartient à je ne sais qui, & qui vit je ne sais comment.

SAINT-ALBIN, *avec violence.*

Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Elle te plaît? Eh bien garde-la. Je t'aime autant celle-la qu'une autre. Mais laisse-nous espérer la fin de cette intrigue quand il en sera tems. (*Saint-Albin veut sortir.*)

LE COMMANDEUR.

Où vas-tu?

SAINT-ALBIN.

Je m'en vais.

LE COMMANDEUR, *en l'arrêtant.*

As-tu oublié que je te parle au nom de ton pere?

SAINT-ALBIN.

Eh bien, Monsieur, dites. Déchirez-moi, désespérez-moi. Je n'ai qu'un mot à répondre. Sophie sera ma femme.

LE COMMANDEUR.

Ta femme?

SAINT-ALBIN.

Oui, ma femme.

LE COMMANDEUR.

Une fille de rien?

SAINT-ALBIN.

Qui m'a appris à mépriser tout ce qui vous enchaîne & vous avilit.

LE COMMANDEUR.

N'as-tu point de honte?

SAINT-ALBIN.

De la honte?

LE COMMANDEUR.

Toi, fils de Monsieur d'Orbesson! mon neveu.

SAINT-ALBIN.

Moi, fils de Monsieur d'Orbesson! & votre neveu.

LE COMMANDEUR.

Voilà donc les fruits de cette éducation merveilleuse dont ton pere étoit si vain! Le voilà ce modele de tous les jeunes gens de la Cour & de la Ville!... Mais tu te crois riche, peut-être?

SAINT-ALBIN.

Non.

LE COMMANDEUR.

Sais-tu ce qui te revient du bien de ta mere ?

SAINT-ALBIN.

Je n'y ai jamais pensé, & je ne veux pas le savoir.

LE COMMANDEUR.

Ecoute : c'étoit la plus jeune de six enfans que nous étions, & cela dans une Province où l'on ne donne rien aux filles. Ton pere, qui ne fut pas plus sensé que toi, s'en entêta & la prit. Mille écus de rente à partager avec ta sœur, c'est quinze cens francs pour chacun : voilà toute votre fortune.

SAINT-ALBIN.

J'ai quinze cens livres de rente ?

LE COMMANDEUR.

Tant qu'elles peuvent s'étendre.

SAINT-ALBIN.

Ah ! Sophie, vous n'habiterez plus sous un toît. Vous ne sentirez plus les atteintes de la misere. J'ai quinze cens livres de rente.

LE COMMANDEUR.

Mais tu peux en attendre vingt-cinq mille de ton pere, & presque le double de moi. Saint-Albin, on fait des folies, mais on n'en fait pas de plus cheres.

SAINT-ALBIN.

Et que m'importe la richesse, si je n'ai pas celle avec qui je voudrois la partager ?

LE COMMANDEUR.

Insensé !

SAINT-ALBIN.

Je sais. C'est ainsi qu'on appelle ceux qui préferent à tout une femme jeune, vertueuse & belle, & je fais gloire d'être à la tête de ces fous-là.

LE COMMANDEUR.

Tu cours à ton malheur.

SAINT-ALBIN.

J'ai quinze cens livres de rente.

LE COMMANDEUR.

Que feras-tu ?

SAINT-ALBIN.

Elle sera nourrie, logée, vêtue, & nous nous aimerons.

LE COMMANDEUR.

Cela aura pere, mere, freres, sœurs, & tu épouseras tout cela.

SAINT-ALBIN.

J'y suis résolu..

LE COMMANDEUR.

Je t'attends aux enfans.

SAINT-ALBIN.

Alors je m'adresserai à toutes les ames sensibles. On me verra. On verra la compagne de mon infortune. Je dirai mon nom, & je trouverai du secours.

LE COMMANDEUR.

Tu connois bien les hommes.

SAINT-ALBIN.

Vous les croyez méchans.

LE COMMANDEUR.

Ai-je tort ?

SAINT-ALBIN.

Tort ou raison, il me restera deux appuis avec lesquels je peux défier l'univers ; l'amour qui fait entreprendre, & la fierté qui fait supporter.... On n'entend tant de plaintes dans le monde, que parce que le pauvre est sans courage... & que le riche est sans humanité.

LE COMMANDEUR.

J'entends.... Eh bien, aye-la ta Sophie. Brave les loix de la decence, les bienséances de ton état. Brave la volonté de ton pere, ruine-toi. Avilis-toi. Je ne m'y oppose plus. Tu serviras d'exemple à tous les enfans qui ferment l'oreille à la voix de la raison, qui se précipitent dans les engagemens honteux, qui affligent leurs parens, & qui déshonorent leur nom. Tu l'auras ta Sophie, puisque tu l'as voulu. Ne suis-je pas bien à plaindre !... Je me suis privé de tout pendant quarante ans. J'aurois pu me marier, & je me suis refusé cette consolation. J'ai perdu de vue les miens pour m'attacher à ceux-ci. M'en voilà bien récompensé !... non, il est inoui qu'il y ait jamais eu un pareil mariage dans une famille.

SAINT-ALBIN.

Ce sera le premier.

LE COMMANDEUR.

Et je le souffrirai ?

SAINT-ALBIN.

S'il vous plaît.

LE COMMANDEUR.

Tu le crois ?

SAINT-ALBIN.

Assurément.

LE COMMANDEUR.

Allons nous verrons. *Il sort.*

SAINT-ALBIN.

Tout est vu.

SCENE IX.

SAINT-ALBIN, *seul.*

OUi, tout est vu... Ils ont conjuré contre moi... Je le sens... C'est pour la premiere fois que mon pere est d'accord avec cet oncle cruel. Leur permettrai-je de m'accabler ? L'auroient-ils résolu ? Et j'attendrai ce qu'ils me préparent... Non, non je ne m'abandonnerai pas jusques-là. Parens barbares, si je perds Sophie, je ne pourrai ni vous voir, ni vous entendre, ni vous souffrir. Ah, Dieu ! A quelles extrêmités ils vont me réduire.

SCENE X.

SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

(Pendant qu'il est dans cette situation, Germeuil entre.)

GERMEUIL, *s'arrêtant sur le fond, & regardant tristement St. Albin.*

Le voilà, le malheureux ! il est accablé, & il ignore que dans ce moment... Que je le plains ! ...

SAINT-ALBIN, *en se promenant, & à plusieurs reprises.*

Oui... C'est le seul parti qui me reste... Germeuil vous voilà. Ecoutez, personne ne nous entend ?

GERMEUIL.

Qu'avez-vous à me dire ?

SAINT-ALBIN.

J'aime Sophie ; j'en suis aimé: Vous aimez Cécile, & Cécile vous aime.

GERMEUIL.

Moi ! Votre Sœur ?

SAINT-ALBIN.

Vous, ma sœur ; mais la même persécution qu'on me fait, vous attend; & si vous avez du courage, nous irons Sophie, Cécile, vous & moi chercher le bonheur loin de ceux qui nous entourent & nous tyrannisent.

GERMEUIL.

Qu'ai-je entendu ?... il ne manquoit plus que cette confidence... Qu'osez vous entreprendre, que me conseillez-vous ? C'est ainsi que je reconnoîtrois les bienfaits dont votre pere m'a comblé depuis que je respire ? pour prix de sa tendresse, je remplirois son ame de douleur, & je l'enverrois au tombeau en maudissant le jour qu'il me reçut chez lui ?

SAINT-ALBIN.

Vous avez des scrupules, n'en parlons plus.

GERMEUIL.

L'action que vous me proposez, & celle que vous avez résolue, sont deux crimes... (*avec vivacité.*) Saint-Albin, abandonnez votre projet... Vous avez encouru la disgrace de votre pere, & vous allez la mériter ; attirer sur vous le blâme public ; vous exposer à la poursuite des loix ; désespérer celle que vous aimez... Quelles peines vous vous préparez !... Quel trouble vous me causez !...

SAINT-ALBIN.

Si je ne peux compter sur votre secours, épargnez-moi vos conseils.

GERMEUIL.

Vous vous perdez.

SAINT-ALBIN.

Le sort en est jeté.

GERMEUIL.

Vous me perdez moi-même ; vous me perdez... Que dirai-je à votre pere, lorsqu'il m'apportera sa douleur ?... à votre oncle ?... Oncle cruel ! Neveu plus cruel encore !... Avez-vous dû me confier vos desseins ! ... Vous ne savez pas... Que suis-je venu chercher ici ? .... Pourquoi vous ai-je vu ? ...

SAINT-ALBIN.

Adieu, Germeuil.

GERMEUIL.

Où courez-vous ?

SAINT-ALBIN.

M'assurer le seul bien dont je fasse cas, & m'éloigner d'ici pour jamais.

SCENE XI.

GERMEUIL, *seul.*

IL résout d'enlever sa maîtresse, & au même instant son oncle travaille à la faire enfermer... Je deviens coup sur coup leur confident & leur complice... Le sort m'en veut-il assez. Si je pouvois m'ouvrir à ce pere malheureux, à celui-ci... Mais ils ont exigé le secret... Y manquer, je ne le puis ni ne le dois... Voilà ce que l'oncle a vu lorsqu'il s'est adressé à moi, à moi, qu'il déteste, pour l'exécution de l'ordre injuste qu'il sollicite... En me présentant sa fortune & sa niece, son but est de m'embarquer dans un complot qui me perde... Déjà il croit la chose faite, & il s'en félicite... Si son neveu le prévient, autres dangers. Et toi, pauvre malheureuse, dont les intérêts ne touchent personne, qui te sauvera de deux hommes violens qui ont également résolu ta ruine ? L'un m'attend pour la consommer, l'autre y court ; & je n'ai qu'un instant... Ne le perdons pas... Emparons nous d'abord de l'ordre. Je m'expose, je le sais ; mais il faut faire son devoir & fermer les yeux sur le reste.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERMEUIL, CECILE.

GERMEUIL, *d'un ton suppliant.*

MAdemoiselle.

CECILE.

Laissez-moi. Qu'osez-vous me demander ? Je recevrois la maîtresse de mon frere chez moi ! chez moi ! dans mon appartement ? dans la maison de mon pere ! Laissez-moi, vous dis-je, je ne veux pas vous entendre.

GERMEUIL.

C'est le seul asyle qui lui reste, & le seul qu'elle puisse accepter.

CECILE.

Non, non, non.

GERMEUIL.

Je ne vous demande qu'un instant ; que je puisse regarder autour de moi, me reconnoître.

CECILE.

Non, non... Une inconnue !

GERMEUIL.

Une infortunée, à qui vous ne pourriez refuser de la commisération si vous la voyiez.

CECILE.

Que diroit mon pere ?

GERMEUIL.

Le respectai-je moins que vous ? Craindrois-je moins de l'offenser?

CECILE.

Vous êtes la cause de toutes mes peines.

GERMEUIL.

Dans cette conjoncture difficile, c'est votre frere, c'est votre oncle que je vous prie de considérer; épargnez leur à chacun une action odieuse.

CECILE.

La maîtresse de mon frere ! Une inconnue !... Non, Monsieur: mon cœur me dit que cela est mal, & il ne m'a jamais trompée. Ne m'en parlez plus. Je tremble qu'on ne nous écoute.

GERMEUIL.

Ne craignez rien. Votre pere est tout à sa douleur. Votre oncle & votre frere à leurs projets. Les gens sont écartés. J'ai pressenti votre répugnance.

CECILE.

Qu'avez-vous fait ?

GERMEUIL.

Le moment m'a paru favorable, & je l'ai introduite ici. Elle y est. La voilà. Renvoyez là, Mademoiselle.

CECILE.

Germeuil qu'avez-vous fait ?

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, SOPHIE. Mlle. CLAIRET.

Sophie entre sur la scene comme une troublée. Elle ne voit point. Elle n'entend point. Elle ne sait où elle est. Cécile de son côté est dans une agitation extrême.

SOPHIE.

JE ne sais où je suis... Je ne sais où je vais... O Ciel, ne m'abandonnez pas.

GERMEUIL, *l'appelle.*

Mademoiselle, Mademoiselle.

SOPHIE.

Qui est-ce qui m'appelle ?

GERMEUIL.

Rassurez-vous. Je suis l'ami de St. Albin, & Mademoiselle est sa Sœur.

SOPHIE, *après un moment de silence.*

Mademoiselle, que vous dirai-je ? Voyez ma peine. Elle est audessus de mes forces... Je suis à vos pieds, & il faut que j'y meure, ou que je vous doive tout. Je suis une infortunée qui cherche un asyle... C'est votre oncle & votre frere que je fuis... Votre oncle que je ne connois pas, & que je n'ai jamais offensé : votre frere... Ah ! ce n'est pas de lui que j'attendois mon chagrin... Que vais-je devenir si vous m'abandonnez ?... Ils accompliront sur moi leurs desseins... Secourez-moi, Sauvez-moi. Sauvez-moi d'eux. Sauvez-moi de moi-même. Ils ne savent pas ce que peut oser celle qui craint le déshonneur, & qu'on réduit à la nécessité de haïr la vie... Je n'ai pas cherché mon malheur, & je n'ai rien à me reprocher... Je travaillois, & je vivois tranquille... Les jours de la douleur sont venus. Ce sont vos parens qui les ont amenés sur moi, & je pleurerai toute ma vie, parce qu'ils m'ont connue.

CECILE.

CECILE.

Qu'avez-vous fait ?

SOPHIE.

J'ai une mere qui m'aime... Comment reparoîtrois-je devant elle ?... Mademoiselle, conservez une fille à sa mere ; je vous en conjure par la vôtre, si vous l'avez encore... Quand je la quittai, elle dit : Ciel ! prenez cet enfant sous votre garde & conduisez-la. Si vous fermez votre cœur à la pitié, le Ciel n'aura point entendu sa priere, & elle en mourra de douleur... Tendez la main à celle qu'on opprime, ayez pitié de moi.

GERMEUIL, *à Cécile.*

Vos yeux se remplissent de larmes. Son malheur vous a touchée.

CECILE, *à Germeuil.*

Qu'elle me peine ! Oh ! que ceux qui peuvent la tourmenter sont méchans !

SOPHIE.

Dieu soit loué, tous les cœurs ne sont pas endurcis.

CECILE.

Je connois le mien. Je ne voulois ni vous voir, ni vous entendre... Comment vous nommez-vous ?

SOPHIE.

Sophie.

CECILE, *en l'embrassant.*

Sophie, venez.

(Germeuil se jette aux genoux de Cécile & lui prend une main qu'il baise sans parler.)

CECILE.

Que me demandez-vous encore ? Ne fais-je pas tout ce que vous voulez ?

(Cécile s'avance vers le fond du salon avec Sophie, qu'elle remet à sa femme de chambre.)

GERMEUIL, *en se relevant.*

Imprudent... Qu'allois-je lui dire ?...

Mlle. CLAIRET.

J'entends, Mademoiselle. Reposez-vous sur moi.

SCENE III.

GERMEUIL, CECILE.

CECILE, *après un moment de silence & avec chagrin.*

Me voilà, graces à vous, à la merci de mes gens.

GERMEUIL.

Je ne vous ai demandé qu'un instant pour lui trouver un asyle. Quel mérite y auroit-il à faire le bien s'il n'y avoit aucun inconvénient ?

CECILE.

Que les hommes sont dangereux ! Pour son bonheur, on ne peut les tenir trop loin... éloignez-vous de moi... Vous vous en allez.

GERMEUIL.

Je vous obéis.

CECILE.

Fort bien. Après m'avoir mise dans la position la plus cruelle,

il ne vous reste plus qu'à m'y laisser. Allez, Monsieur, allez.

GERMEUIL.

Que je suis malheureux !

CECILE.

Vous vous plaignez, je crois.

GERMEUIL.

Je ne fais rien qui ne vous déplaise.

CECILE.

Vous m'impatientez... Songez que je suis dans un trouble qui ne me laissera rien prévoir, rien prévenir. Comment oserai-je lever les yeux devant mon pere ? S'il s'apperçoit de mon embarras & qu'il m'interroge, je ne mentirai pas. Savez-vous qu'il ne faut qu'un mot inconsidéré, pour éclairer un homme tel que mon oncle ?... Et mon frere ?... Que va-t-il devenir lorsqu'il ne la retrouvera plus ?... Monsieur, ne me quittez pas un moment, si vous ne voulez pas que tout se découvre... Mais on vient. Allez... Restez... Non, retirez-vous... Ciel, dans quel état je suis !

SCENE IV.

CECILE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *à sa maniere.*

Cecile, te voilà seule.

CECILE, *d'une voix altérée.*

Oui, mon cher oncle, c'est assez mon goût.

LE COMMANDEUR.

Je te croyois avec l'ami.

CECILE.

Qui l'ami ?

LE COMMANDEUR.

Eh Germeuil.

CECILE.

Il vient de sortir.

LE COMMANDEUR.

Que te disoit-il ? Que lui disois-tu ?

CECILE.

Des choses déplaisantes, comme c'est sa coutume.

LE COMMANDEUR.

Je ne vous conçois pas. Vous ne pouvez vous accorder un moment. Cela me fâche. Il a de l'esprit, des talens, des connoissances, des mœurs dont je fais grand cas. Point de fortune à la vérité ; mais de la naissance. Je l'estime, & je lui ai conseillé de penser à toi.

CECILE.

Qu'appellez-vous penser à moi.

LE COMMANDEUR.

Cela s'entend. Tu n'as pas resolu de rester fille apparemment ?

CECILE.

Pardonnez-moi, Monsieur. C'est mon projet.

LE COMMANDEUR.

Cécile, veux-tu que je te parle à cœur ouvert ? Je suis entiérement détaché de ton frere. C'est une ame dure, un esprit in-

traitable ; & il vient encore tout-à-l'heure d'en user avec moi d'une maniere indigne & que je ne lui pardonnerai de ma vie... Il peut à présent courir tant qu'il voudra après la créature dont il s'est entêté, je ne m'en soucie plus... On se lasse à la fin d'être bon... toute ma tendresse s'est retirée sur toi, ma chere niece... Si tu voulois un peu ton bonheur, celui de ton pere & le mien...

CECILE.

Vous devez le supposer.

LE COMMANDEUR.

Mais tu ne me demande pas ce qu'il faudroit faire ?

CECILE.

Vous ne me le laisserez pas ignorer.

LE COMMANDEUR.

Tu as raison. Eh bien, il faudroit te rapprocher de Germeuil. C'est un mariage auquel tu penses bien que ton pere ne consentira pas sans la derniere répugnance. Mais je parlerai. Je leverai les obstacles. Si tu veux, j'en fais mon affaire...

CECILE.

Vous me conseillez de penser à quelqu'un qui ne seroit pas du choix de mon pere ?

LE COMMANDEUR.

Il n'est pas riche. Tout tient à cela. Mais, je te l'ai dit, ton frere ne m'est plus rien, & tu auras tout ce que je lui destinois. Cécile, cela vaut la peine d'y réfléchir.

CECILE.

Moi que je dépouille mon frere ?

LE COMMANDEUR.

Qu'appelle-tu dépouiller ? Je ne vous dois rien. Ma fortune est à moi, & elle me coûte assez pour en disposer à mon gré.

CECILE.

Mon oncle, je n'examinerai point jusqu'où les parens sont les maîtres de leur fortune ; & s'ils peuvent sans injustice la transporter où il leur plaît. Je sais que je ne pourrois accepter la vôtre sans honte, & c'en est assez pour moi.

LE COMMANDEUR.

Et tu crois que Saint-Albin en feroit autant pour sa sœur ?

CECILE.

Je connois mon frere ; & s'il étoit ici, nous n'aurions tous les deux qu'une voix.

LE COMMANDEUR.

Et que me diriez vous ?

CECILE.

Monsieur, ne me pressez pas ; je suis vraie.

LE COMMANDEUR.

Tant mieux. Parle. J'aime la vérité. Tu dis ?

CECILE.

Que c'est une inhumanité sans exemple, que d'avoir en Province des parens plongés dans l'indigence ; & que vous frustrez d'une fortune qui leur appartient, & dont ils ont un besoin si grand que nous ne voulons ni mon frere ni moi, d'un bien qui devroit être

depuis long-tems entre les mains de ceux à qui les loix de la nature & de la société l'ont destiné.

LE COMMANDEUR.

Et bien, vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre. Je vous abandonnerai tous. Je sortirai d'une maison où tout va au rebours du sens commun, où rien n'égale l'insolence des enfans, si ce n'est l'imbécillité du maître. Je jouirai de la vie, & je ne me tourmenterai pas davantage pour des ingrats.

CECILE.

Mon cher oncle, vous ferez bien.

LE COMMANDEUR.

Mademoiselle, je ne suis pas dupe de votre désintéressement, & vos petits secrets ne sont pas aussi cachés que vous l'imaginez. Mais il suffit... & je m'entends.

SCENE V.

CECILE, LE COMMANDEUR, LE PERE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN, *Le Pere de Famille entre le premier. Son Fils le suit.*

SAINT-ALBIN, *violent, désolé, éperdu ici, & dans toute la Scene.*

Elles n'y sont plus.... On ne sait ce qu'elles sont devenues.... Elles ont disparu.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Bon, mon ordre est exécuté.

SAINT-ALBIN.

Mon pere, écoutez la priere de ce fils désespéré. Rendez-lui Sophie. Il est impossible qu'il vive sans elle. Vous faites le bonheur de tout ce qui vous environne. Votre fils sera-t-il le seul que vous ayez rendu malheureux ?...

LE COMMANDEUR, *à part.*

Il a fait diligence.

SAINT-ALBIN.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Je n'ai aucune part à leur absence. Je vous l'ai déjà dit. Croyez-moi.

(Cela dit, le Pere de Famille se promene lentement, la tête baissée, & l'air chagrin, & Saint-Albin s'écrie en se tournant vers le fond.

Sophie, où êtes-vous ?... Qu'êtes-vous devenue ?... Ah !...

CECILE, *à part.*

Voilà ce que j'avois prévu.

LE COMMANDEUR, *à son neveu, d'un ton compatissant.*

Saint-Albin.

SAINT-ALBIN.

Monsieur, laissez-moi. Je ne me repens que trop de vous avoir écouté...

LE COMMANDEUR.

J'ai causé ta peine, & j'en suis affligé.

SAINT-ALBIN.

Que je suis malheureux !

LE COMMANDEUR.

Germeuil me l'avoit bien dit. Mais aussi qui pouvoit imaginer que pour une fille, comme il y en a tant, tu tomberois dans l'état où je te vois ?

SAINT-ALBIN, *avec terreur.*

Que dites-vous de Germeuil ?

LE COMMANDEUR.

Je dis... Rien.

SAINT-ALBIN.

Tout me manqueroit en un jour ? & le malheur qui me poursuit m'auroit encore ôté mon ami ! Monsieur, achevez.

LE COMMANDEUR.

Germeuil te l'aura confié ?... Cécile... dis pour moi.

SAINT-ALBIN, *au Commandeur.*

Vous me faites mourir.

LE PERE DE FAMILLE, *avec sévérité.*

Cécile, vous vous troublez !

SAINT-ALBIN.

Ma sœur !

LE PERE DE FAMILLE, *avec sévérité.*

Monsieur, expliquez-vous, expliquez-vous, vous dis-je, & cessez de me tourmenter par les soupçons que vous répandez sur tout ce qui m'entoure.

Le Pere de Famille se promene : il est indigné. Le Commandeur hypocrite paroît honteux, & se tait. Cécile a l'air consterné. Saint-Albin a les yeux sur le Commandeur, & attend avec effroi qu'il s'explique.

LE PERE DE FAMILLE, *au Commandeur.*

Avez-vous résolu de garder long-tems ce silence ?

LE COMMANDEUR, *à sa Niece.*

Puisque tu te tais, & qu'il faut que je parle... (*à Saint-Albin.*) Ta maîtresse... est renfermée.

SAINT-ALBIN.

Grand Dieu !

LE COMMANDEUR.

J'ai obtenu l'ordre. Et Germeuil s'est chargé du reste.

LE PERE DE FAMILLE.

Germeuil !

SAINT-ALBIN.

Lui !

CECILE.

Mon frere, il n'en est rien.

SAINT-ALBIN.

Sophie... & c'est Germeuil !

(*Il se renverse sur un fauteuil, avec toutes les marques du désespoir.*)

LE PERE DE FAMILLE, *au Commandeur.*

Et que vous a fait cette infortunée ; pour ajouter à son malheur la perte de l'honneur & de la liberté ? Quels droits avez-vous sur elle ?

LE COMMANDEUR.

La maison est honnête.

SAINT-ALBIN.

Je la vois... Je vois ses larmes. J'entends ses cris, & je ne meurs pas...

(*Au Commandeur.*)

Barbare, appellez votre indigne complice. Venez tous les deux,

par pitié, arrachez-moi la vie... Sophie !... Mon pere, secourez-moi. Sauvez-moi de mon désespoir.

(*Il se jette entre les bras de son pere.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Calmez-vous, malheureux.

SAINT-ALBIN.

(*entre les bras de son pere, & d'un ton plaintif & douloureux.*)

Germeuil qui se dit mon ami !

LE PERE DE FAMILLE.

Sur qui compter désormais ?

LE COMMANDEUR.

Il ne le vouloit pas; mais je lui ai promis ma fortune & ma Niece.

CECILE.

Mon pere, Germeuil n'est ni vil ni perfide.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'est-il donc ?

SAINT-ALBIN.

Écoutez, & connoissez-le... Chargé de votre indignation, irrité par cet Oncle inhumain.

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien ?

SAINT-ALBIN.

J'allois dans mon désespoir m'assurer de Sophie, la conduire au bout du monde... Non, jamais homme ne fut plus indignement joué... Il vient à moi... Je lui ouvre mon cœur... Je lui confie ma pensée... Il me dissuade... Il m'arrête; & c'est pour me trahir, me livrer, me perdre... Il lui en coûtera la vie.

SCENE VI.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CECILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

CECILE, *qui l'apperçoit la premiere, court à lui & lui crie.*

OU allez-vous ?

SAINT-ALBIN, *s'avance vers lui, & lui crie avec fureur.*

Traître, où est-elle ? Rends-la moi, & te prépare à défendre ta vie.

LE PERE DE FAMILLE, *courant après Saint-Albin.*

Mon fils.

CECILE.

Mon frere... Arrêtez... Je me meurs... *Elle tombe dans un fauteuil.*

LE COMMANDEUR, *au Pere de Famille.*

Y prend-elle intérêt ? Qu'en dites-vous ?

LE PERE DE FAMILLE.

Germeuil, retirez-vous.

GERMEUIL.

Monsieur, permettez que je reste.

SAINT-ALBIN.

Que t'a fait Sophie ? Que t'ai-je fait pour me trahir ?

LE PERE DE FAMILLE, *toujours à Germeuil.*

Vous avez commis une action odieuse.

SAINT-ALBIN.

Si ma sœur t'est chere, si tu la voulois, étoit-ce par une trahison qu'il te convenoit de l'obtenir... Homme vil, tu t'es trompé... Tu ne connois ni Cécile, ni mon pere, ni cet oncle cruel qui t'a dégradé, & qui jouit maintenant de ta confusion... Tu ne réponds rien.

GERMEUIL, *avec froideur & fermeté.*

Je vous écoute, & je vois qu'on ôte ici l'estime en un moment, à celui qui a passé toute sa vie à la mériter. J'attendois autre chose.

LE PERE DE FAMILLE.

N'ajoutez pas la fausseté à la perfidie.

GERMEUIL.

Je ne suis ni faux ni perfide.

SAINT-ALBIN.

Quelle insolente intrépidité ?

LE COMMANDEUR.

Mon ami, il n'est plus tems de dissimuler. J'ai tout avoué.

GERMEUIL.

Monsieur, je vous entends, & je vous reconnois.

LE COMMANDEUR.

Que veux-tu dire ? Je t'ai promis ma fortune & ma Niece. C'est notre traité, & il tient.

GERMEUIL, *au Commandeur.*

Je n'estime pas assez la fortune pour en vouloir au prix de l'honneur; & votre niece ne doit pas être la récompense d'une perfidie... Voilà votre ordre; il seroit en d'autres mains si j'en avois fait usage.

LE COMMANDEUR, *l'arrachant.*

Ma lettre de cachet ! Voyons. Voyons.

SAINT-ALBIN.

Sophie est libre !

GERMEUIL.

Saint-Albin, apprenez à vous méfier des apparences, & à rendre justice à un homme d'honneur. Monsieur, je vous salue. *Il sort.*

LE PERE DE FAMILLE, *avec regret.*

J'ai jugé trop vîte. Je l'ai offensé.

LE COMMANDEUR, *stupéfait regarde sa lettre de cachet.*

Il m'a joué.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous méritez cette humiliation.

LE COMMANDEUR.

Fort bien. Encouragez-les à me manquer. Ils n'y sont pas assez disposés.

SAINT-ALBIN.

En quelqu'endroit qu'elle soit, je saurai la retrouver; j'y cours. Toi, Cécile, vas, chere sœur, c'est à toi à faire ma paix avec Germeuil.

SCENE VII.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Vous avez entendu ?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, mon frere.

LE COMMANDEUR.

Savez-vous où il va ?

LE PERE DE FAMILLE.

Je le sais.

LE COMMANDEUR.

Et vous ne l'arrêtez pas ?

LE PERE DE FAMILLE.

Non.

LE COMMANDEUR.

Et s'il vient à retrouver cette fille ?

LE PERE DE FAMILLE.

Il ne la retrouvera pas, & puis c'est une fille bien née, & dans cette circonstance elle fera plus que vous & moi.

LE COMMANDEUR.

Bien imaginé !

LE PERE DE FAMILLE.

Mon fils n'est pas dans un moment où la raison puisse quelque chose sur lui.

LE COMMANDEUR.

Donc il n'a qu'à se perdre. J'enrage. Et vous êtes un pere de famille vous ?

LE PERE DE FAMILLE.

Pourriez-vous m'apprendre ce qu'il faut faire ?

LE COMMANDEUR.

Ce qu'il faut faire ? Etre le maître chez soi ; se montrer homme d'abord, & pere après, s'ils le méritent.

LE PERE DE FAMILLE.

Et contre qui, s'il vous plaît, faut-il que j'agisse ?

LE COMMANDEUR.

Contre qui ? Belle question ! contre tous. Contre ce Germeuil qui nourrit votre fils dans son extravagance ; qui cherche à faire entrer une créature dans la famille, pour s'en ouvrir la porte à lui-même, & que je chasserois de ma maison. Contre une fille qui devient de jour en jour plus insolente ; qui me manque à moi, qui vous manquera bientôt à vous, & que j'enfermerois dans un Couvent. Contre un fils qui a perdu tout sentiment d'honneur, qui va nous couvrir de ridicule & de honte pour la jeune personne dont il a la tête tournée. C'est par où j'aurois commencé : & à votre place, je rougirois qu'un autre s'en fût avisé le premier.... Mais il faudroit de la fermeté, & nous n'en avons point.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous entends. C'est-à-dire que je chasserai de ma maison un homme que j'y ai reçu au sortir du berceau, à qui j'ai servi de pere, qui s'est attaché à mes intérêts depuis qu'il se connoît, qui aura perdu ses plus belles années auprès de moi, qui n'aura plus de ressource, si je l'abandonne, & cela, sous prétexte qu'il donne de mauvais conseils à mon fils, dont il a désapprouvé les projets, qu'il sert une créature que peut-être il n'a jamais vue, ou plutôt parce qu'il n'a pas voulu être l'instrument de sa perte.

J'enfermerai ma fille dans un Couvent, je chargerai sa conduite ou son caractere de soupçons désavantageux, je fletrirai moi-même

ſa réputation, & cela, parce qu'elle aura quelquefois uſé de répréſailles avec vous.

Je me rendrai odieux à mon fils; j'acheverai d'enflammer ſon caractere, & de le porter à quelque éclat qui le déshonore; & cela, parce qu'il a rencontré une infortunée qui a des charmes & de la vertu, & que par un mouvement de jeuneſſe, qui marque au fond la bonté de ſon naturel, il a pris un attachement qui m'afflige.

N'avez-vous pas honte de vos conſeils? Vous qui devriez être le protecteur de mes enfans auprès de moi, c'eſt vous qui les accuſez: vous leur cherchez des torts; vous exagérez ceux qu'ils ont, & vous feriez fâché de ne leur en pas trouver.

LE COMMANDEUR.

C'eſt un chagrin que j'ai rarement.

LE PERE DE FAMILLE.

Et ces femmes contre leſquelles vous obtenez une lettre de cachet?

LE COMMANDEUR.

Il ne vous reſtoit plus que d'en prendre auſſi la défenſe. Allez, allez.

LE PERE DE FAMILLE.

J'ai tort, il y a des choſes qu'il ne faut pas vouloir vous faire ſentir, mon frere. Mais cette affaire me touchoit d'aſſez près, ce me ſemble, pour que vous daignaſſiez m'en dire un mot.

LE COMMANDEUR.

C'eſt moi qui ai tort, & vous avez toujours raiſon.

LE PERE DE FAMILLE.

Non Monſieur, vous ne ferez de moi, ni un pere dur & injuſte, ni un homme ingrat & malfaiſant, & je ne ferai point un déſert de ma maiſon, parce qu'il s'y paſſe des choſes qui me déplaiſent, comme à vous.

LE COMMANDEUR.

Voilà qui eſt expliqué. Eh bien, conſervez votre chere fille; aimez bien votre cher fils: laiſſez en paix les créatures qui le perdent: cela eſt trop ſage pour qu'on s'y oppoſe. Mais pour votre Germeuil, je vous avertis que nous ne pouvons plus loger lui & moi ſous un même toît... Il n'y a point de milieu. Il faut qu'il ſoit hors d'ici aujourd'hui, où que j'en ſorte demain.

LE PERE DE FAMILLE.

Monſieur, vous êtes le maître.

LE COMMANDEUR.

Je m'en doutois. Vous ſeriez enchanté que je m'en allaſſe? n'eſt-ce pas; mais je reſterai: oui je reſterai; ne fût-ce que pour vous remettre ſous le nez vos ſottiſes, & vous en faire honte. Je ſuis curieux de voir ce que tout ceci deviendra.

LE PERE DE FAMILLE.

Si c'eſt là ce qui vous arrête, vous allez être ſatisfait. Avant la fin du jour, entendez-vous, Monſieur, avant la fin du jour j'aurai fait un ſort à Germeuil, mon fils ira où ſon devoir l'appelle; je fixerai un terme aux incertitudes de ma fille, & ce que je n'entends pas encore de leur conduite s'éclaircira ſans doute. Quand à cet enfant qui n'a pas balancé d'immoler ſon penchant à

mes vues, elle aura reçu la récompense que je dois à sa générosité; & elle reprendra le chemin de sa province sous la garde de cette femme qui l'a sauvée de votre poursuite : j'ai donné mes ordres à Monsieur le Bon, & j'attends son retour

LE COMMANDEUR.

Voilà des projets, mais de là à l'exécution.

LE PERE DE FAMILLE.

N'en soyez pas inquiet.

LE COMMANDEUR.

Voyons, voyons, les grandes choses que vous savez faire.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SAINT-ALBIN, CECILE.

SAINT-ALBIN.

TOUT est éclairci, le traître est démasqué ? c'est lui qui a emmené Sophie. Malheur à lui, malheur à lui. Il faut qu'il périsse par mes mains.

CECILE.

Mon frere...

SAINT-ALBIN.

Lui qui me doit tout, que j'ai cent fois défendu contre mon oncle; que je me reprochois d'avoir pu soupçonner un instant... à qui ?...

CECILE.

Mon frere...

SAINT-ALBIN.

Le perfide ! Elle alloit dans la confiance qu'on la conduisoit ici. Il a abusé du nom de ma sœur, du mien.

CECILE.

Que dites-vous ?

SAINT-ALBIN.

Germeuil a pu causer leur trouble, le voir, en jouir; & les arracher l'une à l'autre. Le barbare !

CECILE.

Germeuil n'est point un barbare, c'est votre ami.

SAINT-ALBIN.

Mon ami ? Je l'ai voulu: Il n'a tenu qu'à lui de partager mon sort, d'aller lui & moi, vous & Sophie.

CECILE.

Qu'entends-je ? Vous lui auriez proposé ?...

SAINT-ALBIN.

Que ne me dit-il pas ? Que ne m'opposa-t-il pas ? Avec quelle fausseté ! Ah, malheureuse, à quel homme tu t'es attachée !...

CECILE.

A un homme d'honneur, & c'est en l'accusant que vous achevez de m'en convaincre.

SAINT-ALBIN.

Qu'osez-vous dire! Tremblez. Le défendre c'est redoubler ma fureur.

CECILE.

Je le défendrai, vous lui rendrez justice

SAINT-ALBIN.

Malheur à toi, s'il te reste de la tendresse... Je pleure... Tu pleureras bientôt aussi.

CECILE.

Ingrat, insensé, qu'avez-vous résolu ? Vous ne savez... Sophie...

SCENE II.

SAINT-ALBIN, CECILE, GERMEUIL.

SAINT-ALBIN.

EH bien, Sophie ? Qu'en a-t-il fait ? Parlez, parlez.

CECILE.

Ce qu'il en a fait ? Il l'a dérobée à vos fureurs ; il l'a dérobée aux poursuites de Monsieur d'Auvilé; il l'a conduite ici : elle y est, elle y est malgré moi... Courez maintenant lui enfoncer votre épée dans le sein.

SAINT-ALBIN.

O Ciel ! Puis-je le croire ? Ah, ma sœur ; ah, mon ami ; je suis un insensé. Cécile, Germeuil. Je vous dois tout. Me pardonnerez-vous ? Oui, car vous savez aimer aussi... Mais elle a connu mon projet : elle pleure ; elle se désespere ; elle me hait. Ma sœur il faut que je la voie.

CECILE.

Qu'osez-vous demander ?

SAINT-ALBIN.

De la voir un moment.

CECILE.

Y pensez-vous ?

SAINT-ALBIN.

Un moment.

GERMEUIL.

Il le veut, & lui résiste-t on ?

CECILE.

Et mon pere, & mon oncle ?

SAINT-ALBIN.

Et que m'importe ? Il faut que je lui parle.

GERMEUIL.

Arrêtez....

CECILE.

Germeuil....

GERMEUIL.

J'y vais.

CECILE.

Quelle peine ! Quel embarras !

SAINT-ALBIN.

Je vais la revoir !... Je l'entends... Elle approche. Je tremble... Je frissonne... Il semble que mon cœur veuille s'échapper... Je n'oserai la regarder, je ne pourrai lui parler.

GERMEUIL, *rentrant, à Mademoiselle Clairet.*

Sur-tout ne perdez pas l'oncle de vue.

SCENE III.

SAINT-ALBIN, CECILE, GERMEUIL, SOPHIE.

SOPHIE, *à Cécile.*

Mademoiselle...

SAINT-ALBIN.

Sophie !...

CECILE, *à Sophie.*

Ne craignez rien, rassurez-vous.

SAINT-ALBIN.

Je vous recouvre, ma Sophie... O Ciel ! Quelle sévérité ?... Ne me refusez pas un regard. Dites un mot à cet infortuné.

SOPHIE.

Le méritez-vous ?

SAINT-ALBIN.

Demandez-leur.

SOPHIE.

Qu'est-ce qu'on m'apprendra ? N'en sai-je pas assez ? Où suis-je ? Que fais-je ici ? Qui est-ce qui m'y a conduite ? Qui m'y retient ? Monsieur, qu'avez-vous résolu de moi ?

SAINT-ALBIN.

De vous aimer, de vous posséder ; d'être à vous malgré toute la terre, malgré vous.

SOPHIE.

Vous me montrez bien le mépris qu'on fait des malheureux. On les compte pour rien. On se croit tout permis avec eux. Mais, Monsieur, j'ai des parens aussi.

SAINT-ALBIN, *seul.*

Je les connoîtrai, j'irai, j'embrasserai leurs genoux ; & c'est d'eux que je vous obtiendrai.

SOPHIE.

Ne l'espérez pas. Ils sont pauvres, mais ils ont de l'honneur Monsieur, rendez-moi à mes parens, rendez-moi à moi-même, renvoyez-moi.

SAINT-ALBIN.

Demandez-moi plutôt ma vie.

SOPHIE.

Faut-il tomber à vos génoux ? M'y voilà.

SAINT-ALBIN.

Vous, à mes pieds ! C'est à moi à me jeter, à mourir aux vôtres.

SOPHIE.

Vous êtes sans pitié. Oui, vous êtes sans pitié. Vil ravisseur, que vous ai-je fait ? Quel droit avez-vous sur moi ? Je veux m'en aller. Qui est-ce qui osera m'arrêter ? Vous m'aimez, vous m'avez aimée ?... Vous ?...!

SAINT-ALBIN.

Qu'ils le disent.

SOPHIE.

Vous avez résolu ma perte ; oui vous l'avez résolue & vous l'acheverez. Ah, Sergi !

SAINT-ALBIN.

Vous détournez vos yeux de moi... Ah j'ai mérité la mort. Malheureux, qu'ai-je osé ? Qu'ai-je fait ?

SOPHIE.

Pauvre Sophie, à quoi le Ciel t'a-t-il réservée ? La misere m'arrache d'entre les bras d'une mere. J'arrive ici avec un de mes freres. Nous y venons chercher des secours & nous n'y rencontrons que le mépris & la dureté. Parce que nous sommes pauvres, on nous méconnoît. Mon frere me laisse ; je reste seule ; une bonne femme voit ma jeunesse & prend pitié de mon abandon. Mais une étoile qui veut que je sois malheureuse, conduit cet homme-là sur mes pas, & l'attache à ma perte. J'aurai beau pleurer ; ils veulent me perdre, & ils me perdront. Et pourquoi cet oncle me poursuit-il aussi ? Est-ce moi qui ai appellé son neveu ? Le voilà, qu'il parle, qu'il s'accuse lui-même. Homme trompeur, homme ennemi de mon repos, parlez.

SAINT-ALBIN.

Mon cœur est innocent.

SOPHIE.

Qui s'en seroit méfié ? Il paroissoit si tendre, si bon. Je le croyois doux.

SAINT-ALBIN.

Sophie, pardonnez-moi.

SOPHIE.

Que je vous pardonne ?

SAINT-ALBIN.

Sophie...

SOPHIE.

Non, non, je ne vous aime plus. Je ne vous estime plus, non, non.

SAINT-ALBIN.

Que vais-je devenir ? Ma Sœur, Germeuil, vous connoissez tout ce que j'ai souffert, c'est à vous d'obtenir ma grace.

CECILE, *s'approchant.*

Mademoiselle...

GERMEUIL.

Il vous adore.

SOPHIE.

Eh bien, qu'il me le prouve. Qu'il me défende contre son Oncle ; qu'il me rende à mes parens ; qu'il me renvoie, & je lui pardonne.

SCENE IV.

SAINT-ALBIN, CECILE, GERMEUIL, SOPHIE, Mlle. CLAIRET.

Mlle. CLAIRET.

Mademoiselle, on vient ; c'est Monsieur votre pere.

SAINT-ALBIN.

Ah, Sophie, cachez-vous.

Sophie s'en va avec Mlle. Clairet.

SCENE V.

SAINT-ALBIN, CECILE, GERMEUIL, LE P. DE FAMILLE.

LE PERE DE FAMILLE.

JE vous cherchois... Mais à votre trouble, je juge que vous ne me souhaitiez pas... Ils ne me répondent point... Qui m'eût dit qu'un jour ma présence les importuneroit ?... Où est le tems où j'avois toute leur confiance, & où ils venoient déposer dans mon sein leurs plaisirs & leurs peines ? Maintenant, froids, immobiles & muets, ils gardent un silence qui les accuse... Mon fils s'éloigne... Celui que j'appellois mon ami n'ose m'approcher. Ma fille baisse la vue & craint mon regard. Je n'ai plus d'amis, plus d'enfans... Je suis seul... Saint-Albin, rends-moi mon fils, rends-moi le... Cécile... Germeuil... C'est en vain que je leur tends les bras... Je ne puis supporter cet accueil... Retirez-vous... Retirez-vous, vous dis-je... Ils s'en vont, ils me laissent... Attendez, je ne vous arrêterai pas long-tems, je me hâterai de vous instruire de mes volontés, & de rendre, par mon absence, la liberté dont je vous prive.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS. LE COMMANDEUR, Mr. LE BON.

LE PERE DE FAMILLE, *au Commandeur.*

MOn frere, dans un moment, je suis à vous.

LE COMMANDEUR.

C'est-à-dire, que vous ne voulez pas de moi dans celui-ci ; Serviteur. *Il s'en va.*

Mr. LE BON.

Monsieur, j'ai parlé à cette femme.

LE PERE DE FAMILLE.

Allez m'attendre chez moi. *Monsieur le Bon s'en va.*

LE PERE DE FAMILLE.

Saint-Albin, il est tems que vous alliez où le devoir & l'honneur vous appellent. Demain tout sera prêt pour votre départ.

SAINT-ALBIN.

Mon pere...

LE PERE DE FAMILLE.

Point de réplique. C'est l'ordre de vos supérieurs & le mien.

Saint-Albin s'en va.

LE PERE DE FAMILLE.

Germeuil il est tems de reconnoître les services que vous m'avez rendu & d'acquitter ce que je dois à la mémoire d'un ami qui m'a fait ce que je suis. Que sous huit jours au plus tard je sache le parti que vous voudrez prendre. Cécile, si vous persistez un mois encore dans vos vues, je ne m'y opposerai plus. J'en avois d'autres, mais il n'y faut plus penser. Je disois en les regardant tous les deux... voilà celui qui fera le bonheur de ma fille : elle relevera la famille de mon ami.

CECILE.

Qu'ai-je entendu.

SCENE VII.

CECILE, GERMEUIL, LE PERE DE FAMILLE, M. LE BON.

Monsieur LE BON.

MOnsieur la chose est pressée.

LE PERE DE FAMILLE, *à M. le Bon.*

Je vous suis. (*à Cécile & à Germeuil.*) Je vous laisse. Allez retrouver Saint-Albin & soyez contens. (*à part.*) Je percerai leur complot odieux. *Il s'en va.*

SCENE VIII.

CECILE, GERMEUIL, Mademoiselle CLAIRET.

CECILE.

EH bien, Germeuil ?

Mademoiselle CLAIRET.

Monsieur... Mademoiselle...

GERMEUIL.

Qu'est-il encore arrivé ?

Mademoiselle CLAIRET.

Cette femme...

GERMEUIL.

Qui ?

Mlle. CLAIRET.

Cette Bonne de Sophie...

GERMEUIL.

Qu'a-t-elle fait ?

Mademoiselle CLAIRET.

Elle venoit ici, mandée par Monsieur le Bon. Elle apperçoit Deschamps à la porte, elle le reconnoît. Il veut l'empêcher d'entrer : il se fait du bruit, votre oncle accourt, s'empare de l'un & de l'autre, & je viens vous en avertir.

GERMEUIL.

Mais les voici, je crois.

CECILE.

Ce sont eux.

GERMEUIL.

Allons (*à Mademoiselle Clairet.*) Vous Mademoiselle, restez & tâchez de savoir ce qui se passera.

SCENE IX.

LE COMMANDEUR, Madame HEBERT, DESCHAMPS, Mademoiselle CLAIRET, *à l'écart.*

LE COMMANDEUR, *à Deschamps.*

ACheve de t'expliquer, coquin, ou j'envoie chercher quelqu'un qui t'apprendra ce que l'on gagne à se prêter à de pareils forfaits.

Madame HEBERT.

Oui, Monsieur; c'est lui qui accompagnoit le méchant, qui me l'a ravie ; je les ai suivis le plus loin que j'ai pu, je reconnois bien celui-ci.

DESCHAMPS.

Monsieur, ne me perdez pas.

Madame HEBERT.

Monsieur est bon. Il ne vous perdra pas, mais ne lui cachez rien.

LE COMMANDEUR.

Et c'est ma niece qui l'a reçue.

DESCHAMPS.

Oui, Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Et le maraut qui suivoit le carrosse, c'est toi ?

DESCHAMPS.

Oui, Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Et l'autre qui étoit dedans, s'est Germeuil ?

DESCHAMPS.

Oui, Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Oh pour le coup je les tiens.

Madame HEBERT.

Monsieur, quand ils l'ont emmenée, elle me tendoit les bras & elle me disoit adieu, je ne vous reverrai plus. Monsieur, que je lui parle, que je la console.

LE COMMANDEUR.

Cela ne se peut... Quelle découverte !

Madame HEBERT.

Que dirai-je à ceux qui me l'ont confiée, quand ils me la redemanderont ? Qu'on me la rende ou qu'on m'enferme avec elle.

LE COMMANDEUR.

Cela se fera, je l'espere; mais pour le moment disparoissez. Si l'on vous voit, je ne réponds de rien. Allez dans mon appartement... Et toi, coquin; suis cette femme chez moi... Demeures-y, & songe que si l'on t'apperçoit, & que l'on sache qu'elle m'a parlé, c'est fait de toi.

SCENE X.

LE COMMANDEUR, *seul.*

LA Maîtresse du frere dans l'appartement de la sœur, à côté de toi, d'Auvilé, & tu ne l'as pas deviné ! Je me doutois bien que les valets étoient mêlés là dedans. C'est qu'il ne faut rien négliger; il y a toujours à apprendre où l'on fait du bruit. Voilà la maison livrée au désordre, des enfans perdus, & un pere bien avancé... Mais pourquoi m'effaroucher, comme je fais ? Quoi ! trois ou quatre cervelles folles triompheroient de ma prudence ! De par le diable qui les mene tous, cela ne sera pas. Voyons, que nous reste-t-il à faire: Elle est ici. Ils ont mon ordre. Mais il n'en existe pas moins, & je saurai bien trouver le moyen de le faire mettre à exécution. Éloignons le pere, servons ces enfans ingrats, malgré qu'ils en aient, sauvons-les s'il se peut du ridicule & du déshonneur; ce doit être mon ouvrage; puisqu'il ne reste que moi de sensé dans la famille.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE PERE DE FAMILLE, GERMEUIL, Mr. LE BON.

LE PERE DE FAMILLE, *irrité à Germeuil.*

OUI, c'est vous qui égarez mes enfans. C'est vous qui avez emmené la Maîtresse de votre ami. Jusques à quand avez-vous resolu de vous jouer d'eux, de mon frere, & de moi; Connoissez tout l'intérêt que je prens à cette infortunée & tremblez de mettre ma patience à une plus longue épreuve. Qu'elle se trouve, vous dis-je; je ne vous accorde qu'un instant pour me la rendre, & me répondre & du lieu où vous l'avez célée & du temps qu'elle y a passé. Si vous balancez encore à me satisfaire, jugez à mon trouble ce que vous aurez à redouter de mon indignation.

Monsieur le Bon, délivrez-moi de ces importuns qui m'obsedent. Je ne veux ni sortir, ni recevoir personne aujourd'hui; & qu'on m'avertisse quand mon frere sera rentré.

SCENE II.

GERMEUIL, *seul.*

J'Égare ses enfans! Voilà la récompense de la vertu, & le succès des vues les plus honnêtes. Prudence vaine & trompeuse, de quoi m'auras-tu servi?

SCENE III.

GERMEUIL, CECILE.

CECILE, *consternée.*

TOUT est perdu. Mon oncle, sait qu'elle est ici.

GERMEUIL.

Et votre pere me la redemande, & ne me laisse qu'un instant pour la lui rendre. Sommes-nous assez malheureux!

CECILE.

O Dieu! Ah, Germeuil: pourquoi vous ai-je cru. Que n'écoutois-je mon pressentiment?

GERMEUIL.

Voyez mon désespoir, & m'épargnez le reproche... Mademoiselle, je ne puis plus rien pour votre frere, & c'est à vous qu'il faut songer. J'acheve ma ruine, ou je vous tire des embarras cruels où je vous ai jetée.

CECILE.

Quel est votre dessein?

GERMEUIL.

Voilà votre frere. Arrêtez-le; sur-tout gardez-vous de l'alarmer.

SCENE IV.

SAINT-ALBIN.

CÉcile, viens consoler un infortuné qui succombe à sa peine.

CECILE.

Venez, mon frere.

SAINT-ALBIN.

Dans un même jour, maudit d'un pere, poursuivi par un oncle! abandonné de ce que j'aime... Je la croyois perdue : & au moment où je la retrouve, il veut accepter le déshonneur, ou s'en arracher... Ah, Cécile, je m'en vais donc loin de toi, loin d'elle ; & où la laissai-je ?... Je ne la reverrai plus! Je ne la reverrai plus!

CECILE.

Si vous avez vos peines, Germeuil & moi n'en éprouvons-nous pas?

SAINT-ALBIN.

Où est-il cet ami? Je voudrois aussi l'embrasser.

CECILE.

Hélas! je ne sais où il est allé.

SAINT-ALBIN.

Elle n'a plus que vous & lui.

CECILE.

Je plains son sort. Je plains le vôtre.

SAINT-ALBIN.

Je vous la recommande à tous deux, par ses charmes, sa jeunesse, son innocence, sa misere & son malheur que j'ai faits!... Ma sœur n'oubliez pas que les asyles sont sacrés.

CECILE.

Je suis sous l'autorité d'un pere.

SAINT-ALBIN.

Vous connoissez les droits de l'infortune.

CECILE.

Je crains tout de mon oncle. De quels dangers nous sommes environnés?

SAINT-ALBIN.

Cécile, je le sens, vous me préparez au comble du malheur... Ah! s'il faut que je meure, finissez du moins mon supplice d'un seul coup.

SCENE V.

CECILE, SAINT-ALBIN; Mr. LE BON, Mlle. CLAIRET.

CECILE, *à Monsieur le Bon.*

VOus cherchez Germeuil?

Mr. LE BON.

Monsieur votre pere demande pourquoi il n'est pas encore obéi.

SAINT-ALBIN.

Je suis trahi.

Mlle. CLAIRET.

Mademoiselle, votre oncle est rentré, & nous sommes tous en alarmes.

SAINT-ALBIN.

Ciel!... Sophie... Je cours, & la mort à qui osera l'approcher.

SCENE VI.

CECILE, Mlle. CLAIRET.

Mlle. CLAIRET.

Voici Monsieur votre oncle.

CECILE.

Mon frere... Que va-t-il faire ?... O mon pere, que vous répondraï-je ! Comment soutenir la présence de mon oncle ? Mes genoux se dérobent sous moi. Asseyons-nous. Faisons quelque chose qui me dispense de le regarder.

SCENE VII.

CECILE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *à Mademoiselle Clairet.*

Je t'y prendrai... Ma niece, tu as là une femme de chambre bien alerte. On ne sauroit faire un pas sans l'avoir sur ses talons... Mais comme te voilà rêveuse & délaissée.

CECILE.

Il est vrai... que... Ah !

LE COMMANDEUR.

La voix & les mains te tremblent ?... C'est une cruelle chose que le trouble. Ton frere n'en a plus tant à présent : il prend, ce me semble, assez doucement son départ. Voilà comme ils sont tous. D'abord, c'est un désespoir à se noyer, à se pendre ; tournez la main, pist, il n'y paroît plus. Je me trompe fort, oh ! il n'en seroit pas de même de toi : si ton cœur se prend une fois, cela durera.

CECILE.

Encore ?

LE COMMANDEUR.

Ton ouvrage va mal ?

CECILE.

Fort mal.

LE COMMANDEUR.

Comment Germeuil & ton frere sont-ils maintenant ? Assez bien je crois. Cela s'est apparemment éclairci. Tout s'éclaircit à la fin ; & puis on est si honteux de s'être mal conduit ! Tu ne fais pas cela, toi qui as toujours été si réservée, si circonspecte.

CECILE.

Je n'y tiens plus. (*Haut.*) J'entends, je crois, mon pere.

LE COMMANDEUR.

Tu n'entends rien... C'est un étrange mortel que ton pere, toujours affairé sans savoir de quoi ; toujours regardant, & ne voyant rien. Mais revenons à l'ami Germeuil. Je n'ai pas changé d'avis sur son compte au moins.

CECILE.

Je le crois.

LE COMMANDEUR.

Ni toi non plus, n'est-ce pas ? Je lui découvre tous les jours

quelque qualité, & je ne l'ai jamais si bien connu. C'est un garçon surprenant... mais tu es bien pressée.

CECILE.

Mon pere tarde à revenir, & j'en suis inquiete.

SCENE VIII.

LE COMMANDEUR, *seul.*

INquiete! je te conseille de l'être, tu ne sais pas ce qui t'attend... Il eût pourtant été bien à souhaiter que son pere se fût éloigné d'ici: mais j'ai eu beau lui susciter des affaires au dehors, il étoit dit qu'il resteroit cloué chez lui. Voyons donc à nous retourner; montrons-lui tout le désordre de ses enfans; & s'il n'est pas possible de l'entraîner dans le seul parti sensé qu'il restoit, ôtons-lui du moins le pouvoir de s'y opposer.

SCENE IX.

LE COMMANDEUR, LE PERE DE FAMILLE.

LE PERE DE FAMILLE.

EH bien, mon frere, que peut-il vous rester à m'apprendre?

LE COMMANDEUR.

Presque rien: mais attendez un moment. (*à Mlle. Clairet qu'il surprend au guet.*) Mademoiselle, approchez. Ne vous gênez point; vous entendrez mieux.

LE PERE DE FAMILLE.

A qui en avez-vous?

LE COMMANDEUR.

A la femme-de-chambre de votre fille qui nous écoute.

LE PERE DE FAMILLE.

Voilà l'effet de la méfiance que vous avez semée entre mes enfans, & vous les avez séparés de moi & vous les avez mis en société avec leurs gens.

LE COMMANDEUR.

Non, mon frere, non; ce n'est pas moi qui les ai séparés de vous; c'est la crainte que leurs démarches ne fussent éclairées de trop près. S'ils sont, comme vous dites, en société avec leurs gens, c'est qu'il leur falloit quelqu'un qui les servît dans leur mauvaise conduite, dans leur mauvaise conduite, entendez vous? Il n'y eût jamais ici de subordination, il n'y a plus ni décence, ni mœurs.

LE PERE DE FAMILLE.

Ni mœurs?

LE COMMANDEUR.

Ni mœurs.

LE PERE DE FAMILLE.

Expliquez-vous.

LE COMMANDEUR.

C'est bien mon dessein.

SCENE X.

LE COMMANDEUR, LE PERE DE FAMILLE, GERMEUIL.

GERMEUIL.

JE sais, Monsieur, ce que Monsieur votre frere avoit à vous dire, & je vais vous l'apprendre.

LE COMMANDEUR, *étonné.*

Quoi? Quoi?

GERMEUIL.

Sophie, que vous me redemandez avec tant d'instance est ici, & je vous avoue qu'elle y a toujours été.

LE PERE DE FAMILLE.

Chez moi!

GERMEUIL.

Oui, Monsieur, chez vous; & c'est moi qui l'y ai conduite.

LE COMMANDEUR.

Qui; & c'est votre fille qui l'a retirée.

LE PERE DE FAMILLE.

Ma fille!

GERMEUIL.

J'ai, sans la consulter, amené l'innocence à ses genoux. J'ai mis votre fille dans la nécessité ou de la recevoir ou de l'abandonner à sa perte.

LE COMMANDEUR.

Eh bien, mon frere. La maîtresse de votre fils chez vous, dans l'appartement de votre fille; & l'on a osé vous faire cet outrage? Et l'on ose vous l'avouer? Et vous le souffrez?

GERMEUIL.

Elle est en votre puissance, & vous pouvez à votre gré disposer de son sort & de la vie de votre fils; mais j'ai dû la ravir à la poursuite de Monsieur & de votre fils, & votre maison étoit l'unique asyle sûr que je pusse lui proposer.

LE PERE DE FAMILLE.

Je respire.

LE COMMANDEUR.

L'asyle est bien choisi; qu'en dites-vous? Sentirez-vous enfin le désordre où vos enfans sont tombés? & tout le mépris qu'on fait ici de votre autorité?

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere, nous sommes trop heureux. Mes peines vont finir. Germeuil; allez; amenez ici cette infortunée, & que je la voie sur le champ. *Germeuil sort.*

LE COMMANDEUR.

Avez-vous la tête perdue? homme insensé, pere aveugle!

LE PERE DE FAMILLE.

Homme impitoyable, cessez de me tourmenter; & sachez que d'un seul mot, je pourrois vous faire mourir de honte & de douleur. (*Ici il se fait du bruit au dedans.*) Qu'est-ce que ce bruit?

SCENE XI.

LE COMMANDEUR, LE P. DE FAMILLE, Mr. LE BON, Mad. HEBERT, DESCHAMPS, Mlle. CLAIRET.

Monsieur LE BON.

MOnsieur, accourez.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'y a-t-il ?

Mr. LE BON.

Monsieur, des épées, un Exempt, des Gardes, accourez, si vous ne voulez pas qu'il arrive malheur.

LE COMMANDEUR.

De quoi vous mêlez-vous.

SCENE DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, SOPHIE, UN EXEMPT, SAINT-ALBIN, GERMEUIL, PLUSIEURS GARDES. (*Saint-Albin écarte l'Exempt & les Gardes.*)

SAINT-ALBIN, *en dedans.*

SUr votre vie, n'approchez pas.

CECILE.

Mon pere ?

SOPHIE.

Monsieur ?

SAINT-ALBIN, *à Germeuil qui le retient.*

Laissez-moi.

LE COMMANDEUR.

Monsieur l'Exempt faites votre devoir.

SAINT-ALBIN.

Auparavant il faut m'ôter la vie.

LE COMMANDEUR.

Faites votre devoir.

LE PERE DE FAMILLE.

Regardez-là.

SOPHIE.

C'est vous, mon Oncle ! Secourez-moi.

LE COMMANDEUR.

Que vois-je ?

SAINT-ALBIN, *à Cécile.*

Sophie, niece de Monsieur d'Auvilé.

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, Monsieur, c'est votre niece. Achevez à présent votre projet, & déshonorez votre sang.

SOPHIE.

Mon cher oncle.

LE COMMANDEUR.

Que faites-vous ici ? Que ne restiez-vous dans votre Province ? Pourquoi n'y pas retourner quand je vous l'ai fait dire ?

SOPHIE.

Mon cher oncle, je m'en irai, je m'en retournerai : ne me perdez pas.

LE PERE DE FAMILLE.

Venez, mon enfant, levez-vous.

Madame HEBERT.

Ah ! Sophie.

SOPHIE.

Ah ! Madame.

LE PERE DE FAMILLE. *à l'Exempt.*

Monsieur, retirez-vous, & n'ayez aucune inquiétude sur la suite de cette affaire, je réponds de tout. (*à Sophie.*) Rassurez-vous, mon enfant. Ce n'est que par une tendresse & des bienfaits proportionnés aux peines que vous avez eues, que votre oncle peut se réconcilier avec lui-même & avec vous.

SAINT-ALBIN.

Mon pere !

LE PERE DE FAMILLE.

J'entends. Venez Sophie.

LE COMMANDEUR.

Vous la voulez donc pour votre fille ?

LE PERE DE FAMILLE.

Voyez : où sont les parens qui n'en fussent vains.

LE COMMANDEUR.

Tu la veux pour ta femme ?

SAINT-ALBIN.

Si je la veux !

LE COMMANDEUR.

Aye-là, j'y consens ; aussi bien je n'y consentirois pas qu'il n'en seroit ni plus ni moins. (*au Pere de Famille.*) Mais c'est à condition que vous me fassiez justice de votre fille & de cet homme là.

CECILE.

Mon pere, vous ne condamnerez pas votre fille sans l'avoir entendue ?

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous pardonne... Cécile je vous pardonne : que me demandez-vous ?

SAINT-ALBIN.

D'assurer aussi leur bonheur. Ils s'aiment. Mon pere, livrez-vous à toute votre bonté. Que ce jour soit le plus beau de notre vie. Germeuil, approchez.

LE PERE DE FAMILLE.

Mes enfans... vous aimez Germeuil ?

LE COMMANDEUR.

Et ne vous en ai-je pas averti ?

LE PERE DE FAMILLE.

Et pourquoi me l'avoir célé ? Germeuil, depuis long-tems je vous avois destiné ma fille, & j'ai aujourd'hui un nouveau motif pour vous l'accorder.

LE COMMANDEUR.

Fort bien, voilà le comble. J'ai vu arriver de loin cette extravagance. Il falloit qu'elle se fît, & Dieu-merci la voilà faite. Soyons tous bien joyeux. Adieu, nous ne nous reverrons plus.

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere.

LE COMMANDEUR, *en s'en allant.*

Adieu.

LE PERE DE FAMILLE.

Il changera d'avis. Il nous restera.

Mlle. CLAIRET.

Ne fût-ce que pour tourmenter leurs enfans.

LE PERE DE FAMILLE.

Cécile, Saint-Albin, approchez. Germeuil; venez, Sophie. Voyons qui de nous saura le mieux réparer les peines qu'il a causées. Soyons tous heureux. (*Il les unit & ajoute*) Le jour qui vous unira sera le plus solemnel de votre vie, puisse-t-il être aussi le plus fortuné ? Allons... O qu'il est cruel... qu'il est doux d'être pere !

FIN.

Richard Budd
2. 2. 94
[VOLT.]

On trouve à Avignon, chez JACQUES GARRIGAN, Imprimeur - Libraire, Place Saint-Didier, un assortiment complet de Pieces de Théâtre.

